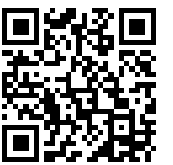
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

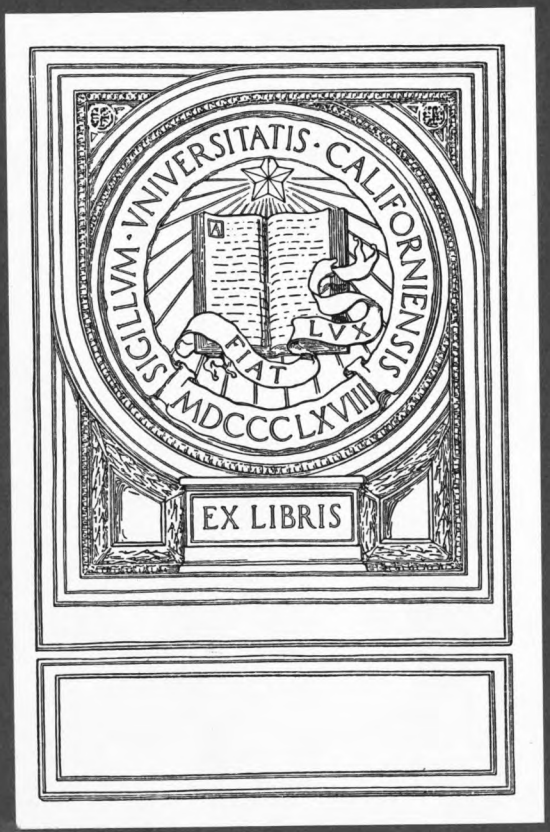
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 53 345

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

M. J. PINET
Docteur ès lettres

Col 7120 e
1 et

LA MONTAIGNE DE CONTEMPLACION
LA MENDICITÉ SPIRITUELLE

de Jehan GERSON

Etude de deux opuscules français de Gerson sur la prière

LYON
Imprimerie BOSC Frères & RIOU
42, Quai Gailleton, 42

1927

Digitized by Google

Digitized by Google

LA MONTAIGNE DE CONTEMPLACION, LA MENDICITÉ SPIRITUELLE, de JEHAN GERSON

Digitized by Google

A Monsieur Edouard ...,

hommage de l'auteur,

Mgr Pinet

Lyon, 21 mars 1928

Digitized by Google

LA MONTAIGNE DE CONTEMPLACION
LA MENDICITÉ SPIRITUELLE

de Jehan GERSON

Etude de deux opuscules français de Gerson sur la prière

PAR

M. J. PINET

Docteur ès lettres

LYON
Imprimerie BOSC Frères & RIOU
42, Quai Gailleton, 42

1927

Digitized by Google

BV 4017
.P5

Digitized by Google

LA MONTAIGNE DE CONTEMPLACION, LA MENDICITÉ SPIRITUELLE de JEHAN GERSON

Avant-Propos

J'ai l'intention d'étudier deux opuscules français de Gerson qui ne sont pas tout à fait indépendants l'un de l'autre et forment un traité de la prière adressé aux laïques, j'ose dire aux « bonnes femmes », du début du quinzième siècle, et qui me paraissent intéressants sous plus d'un rapport :

La Montaigne de contemplacion,
La Mendicité spirituelle.

Dans quelques-uns des manuscrits, le traité de la Mendicité est placé le premier, mais la lecture de la Montaigne suffit pour prouver que celui-ci est bien le premier dans l'ordre logique, comme il est le premier dans l'ordre chronologique (1). La seule lecture des « *rebriches* » des deux livres indique suffisamment le plan suivi par l'auteur. Les huit premiers chapitres du Traité de la Montaigne forment une intro-

(1) Pour l'ordre logique, voir ci-dessous la table des rubriques des traités, d'après le Ms. de Lyon; pour l'ordre chronologique, nous le connaissons par Gerson lui-même indiquant, dans le premier traité, son intention d'en écrire un sur la mendicité spirituelle.

954189

Digitized by Google

duction, dans laquelle il marque nettement à qui il prétend s'adresser, pourquoi, comment. Il pose ensuite la base de toute vie de prière : l'amour de Dieu, qui en est aussi le couronnement. Enfin, il développe l'allégorie de la Montagne, donne ses instructions à ceux qui veulent la gravir. Mais, pour Gerson, tout au moins dans ces deux œuvres, la montagne de contemplation est plutôt une colline dont tout chrétien est appelé à faire l'ascension. Arrivé sur cette éminence, dominant le tumulte du monde, dans la solitude, il mendie les grâces de Dieu. La première partie du Livre de Mendicité enseigne à l'âme comment elle doit demander l'aumône « espirituelle » et répond aux objections contre la nécessité de la prière. La seconde partie du même livre prêche d'exemple, puisqu'elle est un formulaire de prières.

Ces deux œuvres me paraissent offrir un double intérêt : celui d'être l'exposé de la doctrine de Gerson sur la prière, celui d'être, en même temps, les premiers ouvrages français sur ce sujet. Si on les place dans l'histoire de la science mystique, il importe de bien marquer leur caractère de vulgarisation d'une doctrine. Si on les place dans l'histoire de la littérature française, il convient d'insister sur ce point qu'ils sont les plus anciens ouvrages en langue vulgaire sur ce sujet chez nous. Une édition de ces ouvrages montrerait seule que nous pouvons en être fiers.

Gerson, qui est peut-être le meilleur écrivain français du début du xv[e] siècle, est à peu près inconnu comme écrivain français. Ellies Dupin, l'éditeur de son œuvre, a délibérément donné des traductions la-

Digitized by Google

tines des ouvrages français. Thomassy, un admirateur de Gerson, et qui insiste sur la valeur de son œuvre française, croit cependant que le chancelier a écrit lui-même à la fois en latin et en français la « Vision » et d'autres traités. Il n'en est rien. Gerson a été traduit en latin par des admirateurs, allemands sans doute (1). Il serait temps de lui faire reprendre, dans l'histoire des lettres françaises, la place à laquelle il a droit à côté, peut-être au-dessus, de Christine de Pisan, de Jacques le Grant, de l'auteur de la Chronique du bon duc Loys de Bourbon et de celui du Livre des faits du maréchal Boucicaut, qui sont exactement ses contemporains. Les auditeurs de Gerson, lorsqu'il prêchait à Notre-Dame, ou à Saint-Jean en Grève, parlaient le même savoureux langage français que lui. C'est pour ce même public français, parisien le plus souvent, ou champenois, qu'il a écrit en français aussi. Il le dit lui-même, au commencement du traité de la Montaigne de Contemplacion : « *Je vueil escripre en françois, non en latin...* » Faire connaître et conséquemment goûter l'œuvre française de Gerson, c'est justifier ce que Guillebert de Metz écrivait vers 1425 :

« *Grant chose estoit de Paris quant... maistre Eustace de Pavilly, maistre Jehan Jarçon, frère Jacques le Grant, le maistre des Mathurins et autres docteurs et clers soloient prescher tant d'excellents sermons... Item, quant on y voyoit maistre Laurent de Premier-*

(1) D'après Bourret : « *Essai historique et critique sur les sermons de Gerson* » et aussi E. Langlois: « *Romania* », tome XLV, p. 23 et ss. « La Vision Maistre Jehan Gerson ».

Digitized by Google

faict, le pouète,... item damoiselle Christine de Pisan, qui dictoit toutes manières de dits, en latin comme en françois... » (1).

« *Grant chose estoit de Paris* », alors centre littéraire de la chrétienté. Mais, Guillebert de Metz se trompe quand il croit que Christine dictait « *des dits latins* ». Elle n'écrivait qu'en français et *maistre Jehan Jarson* dictait, lui aussi, en français.

Ses premiers ouvrages français sont précisément ceux dont nous nous occupons.

Dans un premier chapitre, nous verrons quel fut le dessein de Gerson, comment il emploie l'allégorie de la montagne et l'allégorie des pauvres ; dans le second, quels furent les inspirateurs de ces traités ; dans le troisième, nous essayerons de dégager de ces mêmes opuscules, — en nous aidant toutefois des ouvrages latins du Chancelier sur le même sujet, — la doctrine de Gerson sur la prière.

---

(1) La description de Paris de Guillebert de Metz est reproduite par Leroux de Lincy et Tisserand : « *Paris et ses historiens aux* XIV^e^ *et* XV^e^ *siècles* » (Paris, 1867).

Digitized by Google

Notes Biographiques sur GERSON

Jean Charlier naquit le 13 décembre 1363, au hameau de Gerson, de la commune de Balby, à sept kilomètres de Rethel. Il était le premier enfant d'Arnauld le Charlier et d'Elisabeth la Chardenière.

Il fut « nourri aux lettres » aux écoles de Rethel, puis au collège de Reims. Là, il obtint une bourse pour le collège de Navarre où il dut arriver vers 1377.

Devenu « escholier » parisien, Johannes Carlerius fut licencié ès arts en 1381. Théologien à dix-huit ans, choisi comme procureur de la nation de France, il fut mêlé à l'élection quelque peu tumultueuse de Pierre d'Ailly au rectorat. C'est alors, pour éviter peut-être une fâcheuse confusion avec un écolier d'un nom analogue au sien, qu'il prit l'habitude de signer Jehan Charlier de Gerson. Il ne fut plus guère désigné par ses contemporains que sous le nom de son village : Maistre Jehan de Gerson ou, bien souvent, Jarson.

En 1385 ou 1386, il écrivit « *Les Noces du Théologien et de la Sagesse* », visiblement inspirées de Martianus Capella. Vers la même époque, il soutient, avec Pierre d'Ailly, la gratuité de la collation des grades universitaires. En 1387, il prend part au débat soulevé par le Dominicain Jean de Montesson sur l'Immaculée Conception de la Vierge. Sur ce sujet, il prononce, à Avignon, où il a accompagné Pierre d'Ailly et Gille Deschamps, un sermon qui le fait apprécier de Clément VI.

Suivant la fortune de Pierre d'Ailly, quand celui-ci est devenu chancelier de l'Université et confesseur de Charles VI,

Digitized by Google

Gerson, ordonné prêtre vers 1388, prêche fréquemment devant le roi. En 1398, d'Ailly est promu évêque du Puy. Gerson prend sa place à la chancellerie de Notre-Dame. Il est le bien venu du duc de Bourgogne Philippe le Hardi qui lui offre, à Bruges, le doyenné de Saint-Donat. Gerson, qui ne veut pas jouir de ce bénéfice sans remplir sa charge, réside quelque temps à Bruges. Il écrit de là une épître à Pierre d'Ailly sur les maux que souffrent l'Eglise et la société. Il en adresse deux aux élèves du collège de Navarre. D'après Thomassy, c'est également de Bruges qu'il aurait envoyé à ses sœurs les deux traités dont nous nous occupons.

En 1402, on retrouve Gerson à Paris. Il est l'auxiliaire du curé de Saint-Jean-en-Grève, avant de lui succéder en 1408. Il prononce de nombreux sermons devant les auditoires populaires. Il prend parti avec Christine de Pisan, contre « *le Roman de la Rose* », soutenu par Jean de Montreuil et Gontier Col. En 1404, il plaide devant le roi la cause de l'Université contre Charles de Savoisy, protégé de Louis d'Orléans. Mais, après l'assassinat de ce même Louis d'Orléans, il prononcera son oraison funèbre, dans sa paroisse de Saint-Jean.

Député au concile de Pise, qui s'ouvre le 25 mars 1409, Gerson harangue le « *pape du concile* », Alexandre V.

La révolution cabochienne de 1413 lui fait perdre une partie de ses biens. Si l'on en croit Jouvenel des Ursins, il dut se réfugier dans une tour de Notre-Dame, durant le pillage de sa maison.

En se rendant au concile de Constance, à la fin de l'année 1414, il passe par son pays natal, visite Reims, Rethel, Balby. Il prit, comme on sait, une part très importante aux délibérations du Concile sur les graves affaires religieuses et politiques qui furent traitées dans cette assemblée : déposition de Jean XXII, procès des Hussites, thèse du tyrannicide. En butte à la haine redoutable de Jean-sans-Peur, à cause de la condamnation du meurtre de Louis d'Orléans, Gerson ne peut rentrer en France, ni surtout dans Paris, après la clôture du concile. Il circule dans le Tyrol. Protégé par le duc d'Autriche, il se réfugie dans l'abbaye bénédictine de Moelck. Enfin, en 1419, vers la fin de l'année, il est à Lyon où son frère, Jehan Gerson, prieur du nouveau couvent des Célestins, lui offre un asile. En 1420, à l'occasion de son passage

Digitized by Google

à Lyon, Charles VII fait à « *maistre Jehan Jarson, chancelier de Nostre-Dame de Paris* », un don de deux cents livres.

C'est durant le séjour de Gerson à Lyon que se place la rédaction d'un certain nombre de ses plus importants ouvrages : les trois livres de la *Theologia Mystica,* dans lesquels il copie lui-même une partie du *Livre de la Montaigne,* le *Monotessaron,* concordance des quatre Evangiles, des épîtres à des religieux, celles sur le fait de Jeanne d'Arc. Ceux qui considèrent Gerson comme l'auteur du « *De Imitatione Christi* » en placent la rédaction à Lyon (1). De même ceux qui croient le Chancelier le traducteur de l'Imitation, sous le titre d' « *Internelle Consolation* ». Mais, rien ne permet de vérifier l'une et l'autre de ces hypothèses, des plus honorables pour Gerson. Le séjour à Lyon ne paraît même pas être la bonne époque de production de cet auteur. Il se répète. Il n'écrit plus en français.

Jean Gerson, qui avait quitté le couvent des Célestins pour habiter le cloître Saint-Paul, sur la rive droite de la Saône, et évangéliser la population pauvre de ce quartier, y mourut, le 12 juillet 1429.

---

(1) Je ne puis entrer dans la discussion sur le sujet de la paternité de l'Imitation. On sait combien il est vaste. Déjà Ellies Dupin le traite abondamment (tome I, p. LIX et ss.). En 1889, Becker écrivait : « *Les derniers travaux sur l'auteur de l'Imitation* ». Depuis, ce n'est pas fini. Je crois que le dernier état de la question est exposé dans la suite d'articles de Dom J. Huyben, dans les *Etudes et Documents de la « Vie Sipirituelle »* (juillet, août, novembre 1925 et janvier 1926). « *Les premiers documents historiques concernant l'Imitation* », suivis de « *Quelques objections contre Thomas à Kempis* », dans la même publication (septembre 1926). Ce dernier article discute la thèse présentée par M. P. Ballaguy, dans la *Revue Universelle* d'avril 1926, pp. 109-119, « *L'auteur de l'Imitation* » et celle de M. Pereire (*Vie catholique,* 12 décembre 1925). Dom Huyben apporte en faveur de Thomas a Kempis des documents qui sont assez impressionnants.

Digitized by Google

Bibliographie

a) Œuvre de Gerson : Edition d'Ellies Dupin, Anvers, 1706 :
De Monte Contemplationis, tome III, col. 542.
De Mendicitate spirituali, tome III, col. 487.
Et surtout le manuscrit 1249 de la Bibliothèque de la Ville de Lyon, décrit ci-dessous.

b) Etudes sur Gerson : On trouvera une bibliographie abondante des ouvrages spéciaux sur Gerson dans Ulysse Chevalier : Répertoire des sources historiques du Moyen-Age, 2e fascicule, col. 863 à 865. Soixante-neuf ouvrages y sont indiqués et l'édition est de 1878. En 1882, Jadart a complété cette bibliographie dans « Jean Gerson, recherches sur son origine, son village natal et sa famille » (Reims, 1881). Je ne citerai que les ouvrages les plus intéressants sur la question spéciale qui nous occupe :

Engelhardt : De Gersonio mystico, Erlangen, 1822.

Hundeshagen : Die mystiche Theologie Gersons, Leipzig, 1834.

Jourdain : Doctrina Gersonii de Theologia mystica (Paris, 1838).

Bourret : Essai historique et critique sur les sermons français de Gerson (Paris, 1858);

et les études les meilleures sur la vie et l'ensemble de l'œuvre du chancelier :

Lescuy : Histoire de Gerson (2 vol., Paris, 1832).

Schmidt : Ueber Gersons Predigtweise (Strasbourg, 1838) et Essai sur Jean de Gerson (Strasbourg, 1839).

Digitized by Google

THOMASSY : Jean de Gerson (Paris, 1843).

SCHAWB : Johannes Gerson, professor der Theologie und Kanzler der Universität Paris eine Monographie (Wurzbourg, 1858).

C'est à ce dernier ouvrage que renvoie Noël Valois dans « La France et le Grand Schisme d'Occident » (Paris, 1896 et ss.), spécialement dans les tomes III et IV, où il discute et modifie souvent l'opinion de Schawb.

c) TEXTES ET ETUDES SUR LA MYSTIQUE :

MIGNE : Patrologie grecque, tome III : Œuvres de Denys le Mystique.

Patrologie latine de Migne, tomes XXII à XXX: St Jérôme, XXXII à XLVII: St Augustin; CXXII: Traduction du Pseudo Denys par J. Scot Erigène; CXLII: Hugues de St Victor; CXLVI : Richard de St Victor; CLXXXV : St Bonaventure.

La Vie spirituelle ascétique et mystique, revue mensuelle publiée par l'Ecole théologique de Saint Maximin (1920-1927).

Professeur SEGOND : La Prière. Thèse de psychologie religieuse (Paris, 1911).

Digitized by Google

Manuscrits et Editions

Les manuscrits de ces deux ouvrages sont nombreux. On les trouve tantôt séparés, tantôt réunis, tantôt le Livre de la Montaigne est le premier, tantôt, mais plus rarement, il est le second. La Bibliothèque Nationale en possède un certain nombre, celle de l'Arsenal, aussi. De même les bibliothèques de provinces et celles de l'étranger. J'ai dû renoncer à en dresser une liste complète. Voici des indications exactes, — mais incomplètes, — car la recherche seule des manuscrits qui peuvent exister serait un travail très considérable.

PARIS. — BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — Ms. 973 f. fr. Traité de la Mendicité spirituelle, fol. 156 ; 990 f. fr. Le Livre des Contemplacions, fol. 1; Mendicité spirituelle, fol. 41; Ms. 1003 f. fr. Contemplacion, fol. 40, Secret parlement de l'homme à son âme, fol. 70; 1835, les deux traités; 25551, les deux traités; Nouvelles acquisitions, 1541 (fol. 38 à 77, Montaigne).

PARIS. — ARSENAL. — N° 2113, fol. 43, « Sy commence le secret parlement de l'omme contemplatif a son âme et de l'ame a l'omme sur la povreté et mendicité espirituelle » (Vient de Saint Victor); N° 2121, fol. 1 : Livre de mendicité de l'ame; fol. 60: Livre de la Montaigne de contemplacion (Vient du monastère des Célestins de Sainte-Croix, près de Offemontem); N° 5177.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE D'ANGERS. — Ms. 269. De la fin du XV^e^ siècle. Vient du couvent des Dominicains d'Angers. Au folio 1, Le Livre de la Mendicité spirituelle; au folio 29, la 2^e^ partie du même; au folio 51, Le Livre de la Montagne de Contemplation.

Digitized by Google

Bibliothèque de la Ville de Lille. — Ms. 71. Recueil de traités de dévotion, indiqués comme écrits au XIV^e^ siècle. Vient des Dominiscains de Lille. Au folio 61, « Ci-après s'ensieuvent les contemplations que fist maistre Jehan de Garçon, et contient XLV capiteles. Ch. I. Aucuns se poront donner merveille... ». — Ms. 128. Recueil provenant des Dominicains de Lille. Au folio 97, 2^e^ partie de la Mendicité spirituelle.

Bibliothèque de la Ville de Marseille. — Ms. français 438. Recueil de 228 folios, Folio 17, « De Mendicité spirituelle « Ma povre, ma malade... C'est un dialogue entre l'homme et son âme. » Au folio 115, Le sermon de Gerson sur la Passion : « A Dieu s'en vat et a mort amère ».

Bibliothèque de la Ville de Troie. — Ms. français 940. Folio 2 : Cy commence le Livre de la Montaigne de Contemplacion.

Bibliothèque de la Ville de Valenciennes. — Ms. français 239. Folio 1 : « Cy commence le Livre de la vie contemplative. Aucuns se pourront donner merveille... » L'auteur est appelé Jehan de Garchaux. Ce ms. ne contient que 40 chapitres au lieu de 45 annoncés par la table des rubriques. Fol. 22: « Chi commence li secrès parlemens de l'omme, contemplatif a son ame et de l'ame a l'omme. » Fol. 53: « Cy commence les méditations Hugues de Saint Victor. »

Le Manuscrit de Lyon. — Ce manuscrit, qui porte la cote 1249 est ainsi décrit dans le catalogue :

Fol. 1 : « Les rebriches du livre de contemplacion. Fol. 1 v.: « La cause d'escrire en françois de la maniere de contemplacion. Aucuns se pourront donner merveille... ». Fol. 20: Les rebriches de la mendicité spirituelle. « Ci apres s'ensuivent le traité de la mendicité spirituelle, qui est la povreté d'esperit. Ci commence le secret parlement de l'omme contemplatif a son ame ». 2^e^ Partie, fol. 31 v.: Corrections au texte d'une main du temps. De Jean Gerson. Fol. 48 v.: « S'ensuit la science de bien mourir, composé par maistre Jehan Gerson. « Se les vrays amys d'ung malade font grande diligence... ». Fol. 52 v.: « Cy com-

Digitized by Google

mence l'examen de conscience selon les 7 péchiés mortelz ». Qui se veult mettre de l'estat de péchié en l'estat de grace... Fol. 55: « Le miroir des pecheurs composé par Saint Bernard, le tres devot et tres excellent docteur. Mes tres chiers freres, nous sommes en ce monde, fuyans et passans noz jours... ». Fol. 62 v° : Note sur la fondation du monastère de Saint Claude en 379. Le manuscrit doit venir de cette abbaye. Au folio 1, la note suivante: « Isti duo libri, scilicet de mendicitate spirituali et de monte contemplationis, eciam habentur in volumine superscripto Bellum virtutum contra vicia ».

XV^e^ siècle. Parchemin. 62 feuillets à 2 colonnes (numérotés 171-235). 279 sur 102 millimètres. Initiales de couleur et dorées. Ecriture française » (Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de la Ville de Lyon, 1^re^ Partie, pages 312-313).

Le copiste du manuscrit est un habile calligraphe, mais qui a, parfois, de la peine à comprendre le texte qu'il doit reproduire. Il hésite et laisse quelques blancs. Son orthographe est fantaisiste ou bien, il suit un modèle, qui ne s'astreint pas toujours à la règle. Il commet aussi des fautes d'étourderie. Le correcteur les a généralement corrigées. Il a multiplié ses corrections à mesure qu'il s'avançait dans sa lecture, non seulement parce que les fautes étaient plus fréquentes, mais parce qu'il s'est plu à alourdir la phrase, assez fréquemment elliptique de Gerson, surtout dans cette dernière partie.

Editions. — D'édition française du Livre de la Montaigne de Contemplacion, il n'en existe aucune et il est fort probable qu'il n'en a jamais existé. De bonne heure, l'ouvrage fut traduit en latin. La librairie de l'Université d'Utrecht possède un manuscrit latin de la Montaigne qui date de la seconde moitié du XV^e^ siècle (Ms. latin, n° 358, fol. 58 à 103). Ce peut être la traduction qui fut reproduite par les premiers éditeurs de l'œuvre de Gerson. Ces deux opuscules traduits en latin y ont leur place (Edition de Bâle, 1489, « De Monte Contem-

Digitized by Google

plationis, tome III, 73, « De Mendicitate Spirituali », tome III, 88.

Si la Montaigne de Contemplacion dut ne jamais avoir les honneurs de l'impression, il n'en fut pas de même de la Mendicité. Brunet donne cette indication (tome II, col. 1561) « La Mendicité spirituelle, les méditacions de l'ame, le consolatif de tristesse, composé par le devot docteur, maistre Jehan Jarson », imprimé à Paris pour Michel Le Noir, l'an mil cinq cents et dix-neuf, le troisième jour de may (petit in-4 signé A. C., figure sur bois) ».

Table des rubriques, d'après le manuscrit 1249 de la ville de Lyon

La Montaigne de Contemplation

I. — La cause de escripre en françois et a gens simples de la matière de contemplacion.

II. — Clergie n'est mie du tout neccessaire a genz contemplatifs.

III. — De deux manieres de gens et lesquelz sont meilleurs a contemplacion.

IV. — De deux manieres de contemplacion l'une en science, l'autre en affeccion.

V. — De la difference entre sapience et science ; nul ne doit estre dit sage sans estre bon.

VI. — Comment simples gens puent avoir sapience, et est montré par gros exemples.

VII. — Quels sont les euvres par lesquelles on connoit Dieu plus parfaictement.

VIII. — Une brieve continuacion de ce qui est dit à ce qui est a dire.

IX. — L'amour de Dieu est le commencement et la fin de vie contemplative.

Digitized by Google

X. — Que l'amour mondaine est a oster premierement.

XI. — Quel paine c'est de oster cette amour mondaine.

XII. — Exemple gros comment une personne peut delaisser la vie mondaine.

XIII. — Comment lire et ouïr la vie des sains proufite.

XIV. — De l'aide des anges et de adversité.

XV. — Ci commence parler de l'echelle de contemplacion et de ses trois degrés qui sont humble penitence, secret lieu et silence, forte persévérance, ainsy les met Saint Bernard sus Cantiques.

XVI. — Comment on doit commencier par vie active en labourer.

XVII. — Comment la grace singuliere d'aucun n'est mie a ensuir de tous.

XVIII. — En quoy gist la perfeccion de vie contemplative par semblance d'amour mondaine.

XIX. — Quel amour a la personne de Dieu contemplative.

XX. — Du second degré de contemplacion; du dur assault qui y est.

XXI. — En quel estat est la personne contemplative du second degré.

XXII. — De deux manieres de silence et de solitude.

XXIII. — Du lieu secret materiel.

XXIV. — Comment on puet ordonner son corps en voulant contempler et des empeschemens que ont aucuns.

XXV. — Cy commence la disputacion de l'ame comment la vie contemplative est prouffitable et premierement a soy.

XXVI. — Du prouffit que fait la personne contemplative a autrui.

XXVII. — N'est point orgueil tendre a la vie contemplative par exemple gros.

XXVIII. — De l'excellence des contemplatifs sus les autres.

XXIX. — De la neccessité de grace.

XXX. — Quelle chose est elevation de l'ame en unité et simplesse.

XXXI. — Memoire du Livre meistre Richart qui fist de contemplacion tres excellemment.

XXXII. — Du tiers degré de contemplacion, par gros exemples.

Digitized by Google

XXXIII. — Declaration par gros exemples comment forte perseverance est neccessaire.

XXXIV. — Plusieurs empeschemens de venir a la montaigne de contemplacion.

XXXV. — Aultres empeschemens.

XXXVI. — Aucunes manieres de penser qui se puent tenir en contemplacion.

XXXVII. — De la maniere que tint Saint Bernart au commencement.

XXXVIII. — D'une aultre maniere par exemple de mendicité.

XXXIX. — Encores de ceste manière.

XL. — Encores de ceste maniere de troys jugemens de Dieu.

XLI. — Encore de ceste maniere et contre ceulx qui n'ont perseverance.

XLII. — Une ymaginacion d'une montaigne contenant III estages ou habitacles de foy, esperance et de charité.

XLIII. — De troys manieres d'avoir grace.

La Mendicité Spirituelle

Première Partie

I. — Complainte de l'omme a son ame.

II. — Response de l'ame desconfortée.

III. — L'omme enseigne a l'ame a demander l'aumosne espirituelle, par saint desir

IV. — L'ame oppose a ce que dit est.

V. — Trois causes pourquoy n'est mie l'ame toujours essaucée.

VI. — Response de l'ame qu'elle ne puet avoir ces trois choses.

VII. — L'omme apprend a l'ame comment elle demandera.

VIII. — L'ame oppose en demandant pourquoy on prie Dieu.

Digitized by Google

IX. — L'omme respont a ce par trois veritez.

X. — L'ame demande la maniere de soy pourchassier.

XI. — L'omme enseigne a l'ame a demander par l'exemple des aultres povres.

XII. — Le reprouche et honte de demander.

XIII. — L'omme respont en montrant que Jhesus Crist et aultres sains furent mendiants espirituels.

XIV. — L'ame demande a parler des povres.

XV. — L'omme descrit et recite le fait des povres corporelz.

XVI. — L'ame demende le lieu a demander.

XVII. — L'omme respont que sain desir puet aler partout.

XVIII. — L'ame dit que forte chose est de bien desirer.

XIX. — L'omme respont pourquoy l'ame ne desire fors son salut par exemple.

XX. — L'ame se complaint du corps.

XXI. — L'omme y respont.

XXII. — L'ame se complaint encores du corps.

XXIII. — L'omme respont.

XXIV. — L'ame se condampne par trois ou quatre exemples.

XXV. — L'omme baille plusieurs causes pour lesquelles Dieu fait attendre l'ame pour lui bailler sa demande.

XXVI. — L'ame demende comment on se puet juger bon.

XXVII. — L'omme respont et assigne autres causes du retardement de oroyson.

XXVIII. — L'ame s'accorde a ce que dit est et fait deux demandes.

XXIX. — L'omme respont pourquoy on doit montrer ces deffaulx et demander souvent.

XXX. — L'ame demande a quieux aumosne elle querra.

XXXI. — L'omme y respont.

XXXII. — L'ame demande se on doit prier pour les vivans.

XXXIII. — L'omme respont oyl.

XXXIV. — L'ame s'accorde a ce que dit est et y prend exemple.

XXXV. — Comment on doit prier avec les pescheurs.

XXXVI. — L'ame s'accorde a ce que dit est et y prend exemple.

Digitized by Google

XXXVII. — L'omme enseigne diverses manieres de demander.

XXXVIII. — Pourquoy on dist le psaultier pour gens qui ne l'entendent mie.

XXXIX. — Matiere bien prouffitable a l'omme en laquelle on parle de diverses manieres d'affeccion.

XL. — L'ame demande se chacun jour fera nouvelle priere.

XLI. — L'omme y respont.

XLII. — L'ame dit qu'elle fera ces oroysons d'ores en avant.

XLIII. — L'homme s'y accorde.

Ci fine la premiere partie du Livre de mendicité espirituelle et s'ensuit la seconde.

I. — Oroyson sur la premiere partie de la patenostre avecques la premiere demande.

II. — Demande de pater noster: adveniat regnum tuum.

III. — Oroyson sur la tierce demande de la patenostre.

IV. — Oroyson assez appartenant a ceste tierce demande par aultre similitude sur ce mot: in camo et freno.

V. — Oroyson sur ce mot : sicut in cœlo et in terra.

VI. — Oroyson divisée par parties sur la quarte demande de la patenostre.

VII. — Cy parle l'ame comme s'elle fu essauciée de consolacion espirituelle.

VII. — Oroyson ou meditacion sur la quinte demande de la patenostre: Et dimitte nobis, debita nostra.

IX. — Oroyson sur la sixieme partie de la Patenostre: Et ne nos inducas in tentationem.

X. — Oroyson sur la septieme partie de la Patenostre: Sed libera nos a malo.

XI. — Oroyson a son angele et a tous les autres par son moyen.

XII. — Ci parle l'ame comme s'elle fust en paradis menée.

XIII. — Oroyson a tous les sains ensemble et contient plusieurs parties.

XIV. — Oroyson pour les aultres vifs et mors sur ce mot: Orate pro eos ut salvemini.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

Le Dessein de Gerson

A qui Gerson s'adresse-t-il ? - L'Allégorie de la montagne Le Soliloque - L'Allégorie des pauvres.

I

A qui Gerson s'adresse-t-il ?

Les huit premiers chapitres du *Livre de la Montaigne de Contemplacion* forment une sorte d'introduction, dans laquelle l'auteur indique clairement :

a) A qui il s'adresse,

b) Pourquoi,

c) Comment.

A qui Gerson s'adresse-t-il ? — Il suffit d'ouvrir son traité pour l'apprendre :

« *Aucuns se pourront donner merveille pourquoy de matière haulte comme est parler de vie contemplative, je vueil escripre en françois plus qu'en latin*

Digitized by Google

et plus à femmes que à hommes... » (Montaigne. Ch. I).

C'est que ceux qui ne savent pas lire le latin, qui ne sont pas des clercs, et qui, cependant, veulent s'adonner à la dévotion, — des femmes, surtout, — sont nombreux. Certains sont bien connus de Gerson et lui sont particulièrement chers. Il veut écrire « *de la vie de prière et de cet esprit* » aux simples gens et, « *par especial* », à ses sœurs. Elles sont pour lui aux premiers rangs de l'assistance. Mais, derrière elles, il voit d'autres auditeurs du bon peuple de France, au début du xv^e^ siècle, au temps de Jeanne d'Arc, ou plus exactement de la mère de Jeanne d'Arc, de cette Isabelle Romée qui fut au pèlerinage du Puy en 1429. Plus encore qu'aux femmes qui, comme Isabelle, étaient sollicitées par leurs devoirs de famille, Gerson s'adresse à celles qui, comme ses sœurs, sont demeurées « *vierges sans maris* », car « *comme dit l'Appostre, la femme qui est vierge demourans sans mariage s'estudie à plaire seulement à Dieu, non pas au monde, comme la mariée s'efforce de plaire a son marie et son mesnage gouverner.* ». (Montaigne. Ch. I).

Les sœurs de Gerson nous sont connues uniquement par l'œuvre de celui-ci. Mais il s'adresse assez souvent et assez spécialement à elles pour que leur physionomie morale nous apparaisse, un peu voilée, mais sympathique. Elles étaient six, dont l'une avait été mariée, mais qui, veuve, était revenue vivre sous le toit paternel. Ce sont de simples femmes, des paysannes de Champagne, qui pratiquent les travaux des champs et de la maison, mais qui peuvent s'élever

Digitized by Google

par leur vie religieuse à des pensées très hautes. Leur existence est décrite par Gerson dans le traité sur l'état de virginité et le Dialogue Spirituel.

Dupin a rapporté, assez infidèlement, mais du moins sans les traduire, ces deux opuscules, dans le troisième tome de son édition. Le premier y occupe une dizaine de colonnes (829 à 840). On le trouve, sans nom d'auteur, dans le manuscrit 207 de Saint Victor, aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. L'attribution à Gerson n'en est pas douteuse. Il se présente ainsi :

« *S'ensuit ung petit Traité enhortant à prendre l'estat de virginité plus que de mariage. Salut en Jhesu-Crist, vray espoux de Virginité. Très chières et très aimées Sueurs je, vostre frère aisné... j'ay pensé comment vous qui estes jones filles et en l'aage de marier fuciez bien assignées et ordonnées de bon mariage, ou charnel, ou espirituel, — Dieu le scet, devant qui et à qui j'en ay fait maintes prières, affin qu'il vous inspirât, et à moy, aussy, quel estat vous seroit plus convenable et profitable...* » (Col. 829).

L'auteur, qui est évidemment Gerson, fait un tableau assez peu engageant des misères des femmes mariées (1). Il indique aussi les difficultés plus gran-

(1) Il est juste de faire remarquer que Gerson ajoute: « Je requiers en surplus pardon aus preudes femmes mariées, singulièrement à ma très chière et très amée mère se maintenant ou par avant je parle de mariage ou de dames mariées plus durement... et proteste que de bonnes et preudes femmes qui loyallement et chastement se maintiennnt en mariage, je n'ay entencion de parler en blasme ou déshonneur aucunement. » Il est loin d'être insensible aux joies de la famille et on trouve dans un ms. de Reims

Digitized by Google

des de pratiquer la vertu, dans cet état, et termine ainsi :

« *Je vous descoveray mon entencion, qui est telle et très briefve. Vous, mes six sueurs, demourès adès ensamble, sans entrer en religion, sanz demourer en citez, et durant la vie de nos père et mère, vous serez avecque eulx, comme vous avez esté jusque cy... et viverès de vostre labeur ensamble et de l'éritage qui vous peut ou pourra appartenir, qui doit estre souffisant pour vostre vie.* » (Col. 840).

Suivent quelques conseils pour mener sagement cette vie de travail et de prière, dans une condition moyenne, sans se retirer des sollicitudes du siècle, mais sans divertissements purement mondains. Ces conseils étaient suivis par avance, puisque l'auteur de l'épitre y écrit ces lignes :

« *Tandis que j'avoye ceste escripture et ceste matière en mes mains, me sont venues lettres de par vostre père et le mien... la grâce Dieu, disent ces lettres, elles aiment Dieu et doubtent péchié et junent ung jour ou deux la semaine et dient tous les jours leurs heures de Nostre-Dame.* » (Col. 839).

Un autre manuscrit du fonds Saint Victor (138, f. fr. 24.841) de la Nationale, contient un *Dialogue Spi-*

(F. 435/459) un petit traité sur les devoirs des époux: « Comment mari et femme se doivent entreamer ».

Sur les sœurs et toute la famille de Gerson, voir Jadart: « Recherches sur l'origine, le village natal, la famille de Gerson ». (Extrait du tome LXVIII des travaux de l'Académie de Reims (1880-1881).

Digitized by Google

rituel entre Gerson et ses sœurs, également reproduit par Dupin. (Col. 805 à 829) (1).

« *Frère germain,* lui disent-elles, *par lignage charnel, mais plus par espirituel, car par vostre exhortacion, après la grâce de Dieu et la sainte institucion de nos bons père et mère, qui sont très passez de ce monde, par belle fin en la miséricorde de Dieu, nous, vos cinq sueurs, avons renoncé à tout mariage mortel...* » (Col. 805).

La sixième sœur était morte ou mariée, depuis le premier traité. Leurs parents étaient morts. Elles demandent à leur frère une « *direction spirituelle* ».

Entre ces deux traités, directement et uniquement adressés à ses sœurs, Gerson composa la *Montaigne de Contemplacion* et la *Mendicité.* Cette fois, il étend son cercle. Il connaît ses sœurs, les besoins de leurs âmes, leurs capacités intellectuelles : « *Et ne me retarde point,* dira-t-il, *la simplesse de mes dictes sueurs, car je n'ay entencion de dire choses que elles ne puissent bien comprendre, selon l'entendement que j'ay esprouvé en elles.* » (Montaigne. Ch. I). Il juge qu'elles ne sont point des êtres d'exception et il écrit pour les nombreuses Françaises qui leur ressemblent, pour les nombreuses bonnes paroissiennes des campagnes de France. Il n'écrit pas pour des reli-

(1) Je n'ai pu identifier le ms. 207 de St. Victor. L'identification du 138 est due à Dom J.-B. Monnoyeur qui dit : « *Nous avons fini par mettre la main sur le manuscrit de St. Victor qui a tant servi à Dupin pour les rares œuvres de Gerson qu'il a publiées en français. Il manque une concordance complète de toutes les anciennes cotes de St. Victor. Ainsi, au N° 138, Delisle renvoie au ms. latin 14232 et c'est le ms.* 24841 *que désigne la cote* 138 *de Dupin.* » (Quelques sermons liturgiques de Gerson, *Vie Spirituelle,* mars 1925. Supplément, p. 103, note 2.)

Digitized by Google

gieuses. Il a dit à ses sœurs : « *Demeurez adès ensamble, sans entrer en religion.* » Elles ne sont pas des religieuses. Elles ne sont pas non plus des béguines. Il leur a dit aussi : « *Demeurez ensemble, sanz demeurer dans des citez.* » Ces « *citez* » sont les béguinages, que le séjour de Bruges, « *la ville des béguinages* », avait pu lui faire juger de plus près. Elles ne paraissent pas même affiliées à un quelconque tiers-ordre, ni « *mantellate* », comme Catherine de Sienne, ni tertiaire franciscaine, comme était, dit-on, Jeanne d'Arc. Si elles faisaient partie de quelque pieuse confrérie, leur liberté n'y paraît guère engagée. Elles forment une petite communauté familiale sur laquelle le Chancelier veille avec amour.

De telles bonnes chrétiennes, libres de soins temporels trop absorbants, peuvent être appelées, selon Gerson, à une vie de prière continuelle et même à l'union mystique. Mais l'auteur de la *Montaigne de Contemplacion* a soin de noter, — il y insiste, — que ce rôle de Marie n'est pas celui de toutes les âmes. Il est réservé au petit nombre.

« *Dit Saint Grégoire, ou troisième livre de ses Moralitez, qu'aucunes gens sont si enclins à ouvrer en choses terriennes qu'elles ne puent donner ou mettre à la vie contenplative et valent trop mieulx à l'active.* » (Montaigne. Ch. III).

Un certain tempérament, une certaine complexion est requise par Gerson de ceux qui veulent gravir la Montaigne. Il revient plusieurs fois sur ce sujet. Il y reviendra, dans sa *Theologia Mystica,* comme aussi sur cette autre condition requise : n'être pas retenu

Digitized by Google

par ses devoirs d'état (1). On reconnaît ici le théologien opposé aux théories de l'école allemande de ce temps. Tauler, Henri Suso, Ruysbroeck, — qu'on classe généralement dans cette école, bien qu'il soit flamand, — croient que tous les chrétiens sont appelés à la perfection et enseignent les voies mystiques à de vastes auditoires. Gerson se sépare d'eux, sur ce point, comme sur beaucoup d'autres.

Mais, le *Livre de la Montaigne de Contemplacion,* n'est pas un guide pour les contemplatifs purs, ceux qui sont appelés aux états mystiques supérieurs, le *Livre de la Mendicité espirituelle,* moins encore. En tant qu'ils sont l'un et l'autre des enseignements sur la prière, qu'ils vulgarisent la doctrine des Pères sur la prière, ils sont adressés à tout chrétien, qui n'a pas directement cette doctrine à sa portée. Gerson a en vue les pieuses femmes précisément parce que les clercs, qui savent le latin, peuvent aller aux sources.

« *Je vueil escripre en françois, plus qu'en latin et plus à femmes que à hommes...* » parce que « *en latin, ceste matière est donnée et traitée très excellemment ès divers livres et traittez des saints docteurs, comme de Saint Grégoire, en ses Moralitez, de Saint Bernart sus Cantiques, de Richart de Saint Victour, et aussy de plusieurs autres. Si puent avoir clers qui savent lire latin recours à tels livres.* » (Montaigne. Ch. I).

Ceux qui ne savent pas lire le latin n'ont aucun

(1) Théologia Mystica. Edit. Ellies Dupin, t. III, col. 361 et ss. « Decet vigilandum et cognoscendam propriam complexionem et quod naturalès inclinatio ad multa hominem disponit... », etc. (*Op. cit.*, col. 403). « Officium proprium vel statum respicere... » (*Ibid.*, 404).

Digitized by Google

maître dans la vie de prière. Ils n'en ont pas même pour leur enseigner à bien dire la prière quotidienne. A Gerson revient l'honneur d'avoir voulu être ce maître.

Apparemment, le *Livre de la Montaigne de Contemplacion* et celui de la *Mendicité espirituelle,* sont les premiers ouvrages français rédigés sur ce sujet. Il y eut, dès le XIV^e^ siècle, et peut-être auparavant, des traductions françaises de traités latins, celui entre autres de Hugues de Saint Victor, les « *Arrhes de l'Ame* » (1). Mais, de traités composés en français, nous n'en connaissons pas. Et Gerson, mieux renseigné que nous, n'en connaissait pas. Etant donné que les siens sont adressés à des femmes vivant dans leurs familles, en général, aux chrétiens qui ne sont ni prêtres, ni retirés du monde, on peut à juste titre les considérer comme une « *Introduction à la vie dévote* », composée deux siècles avant celle de Saint François de Sales.

Il semble bien aussi que ces opuscules sont les premiers écrits français de leur auteur. Thomassy les place durant le séjour à Bruges, vers 1400 (2). Cette date est plausible, sans pouvoir être prouvée irréfutablement. Par rapport aux deux opuscules spécialement adressés aux sœurs du Chancelier, il n'y a pas d'hésitation, ils encadrent ceux-ci. Dans la *Montai-*

(1) Le *De Arrha animæ* fut traduit, en 1368, pour la Librairie de Charles V, d'après le ms. de l'Arsenal, 65, T. L., dans lequel on le trouve à la suite des homélies de St Grégoire. Sur ce ms. et d'autres traductions du même traité, voir: « Le gage des divines fiançailles », traduction moderne du *De Arrha,* par le Père Ledrus (Museum Lessianum, Bruges, 1923).

(2) Thomassy : « Jean Gerson », ch. VIII, p. 148 et ss.

Digitized by Google

gne, Gerson, leur rappelle une épitre qu'il leur a adressée et qui ne peut être que l'entretien sur la virginité. Dans le *Dialogue Spirituel,* il leur dit :

« *Et de ceste matière est la seconde partie du Livre de Mendicité Espirituelle, que vous avez...* » (Col. 824).

Il leur fait dire :

« *Et nous semble que le livret de Mendicité espirituelle lequel vous fites, jadis, pour nous, vous estant au lit d'enfermeté, vault à cecy cognoistre...* » (Col. 814).

Ce qu'on peut savoir du séjour de Gerson à Bruges, par les épitres qui en sont datées, ne s'oppose pas à croire que Gerson, malade, y composa ces deux traités (1). En tout cas, le *Livre de la Montaigne* y fut écrit le premier, puisque l'auteur indique son désir de consacrer tout un ouvrage à cette manière de prier « *par mendicité espirituelle* ». Ce séjour de Gerson dans les Flandres paraît bien avoir été l'occasion d'une vie intérieure plus intense et d'une sorte de renouvellement.

Ayant limité son public, ses lecteurs, aux simples gens sans lettres, mais appelés par Dieu à la vie de prière, Gerson limite aussi la matière qu'il veut traiter pour eux. Il y a, dit-il, *deux manières de contemplacion, l'une en science, l'autre en affeccion.* »

« *...Je considère que vie contemplative a en soy degrez et parties, desquelles parties, l'une est plus subtille, et est celle qui s'acquiert par raisons fondées en vraie foy... Et vault ceste contemplacion à trouver*

(1) Voir ces épitres dans Dupin, tome I, col. 110 et ss.

Digitized by Google

nouvelles véritables ou à les déclairer ou enseigner ou à les défendre contre les aultres et faussetés d'hérites ou de mécréans. Et de ceste manière de contemplacion, n'est point mon entencion de parler à présent, car elle appartient seulement à bons théologiens bien instruits en la sainte Escripture, non pas à simples gens... Une aultre manière de contemplacion est, qui tend à aimer Dieu et savourer sa bonté, sans grandement acquerre plus clère cognoissance qu'est celle de la foy qui leur est inspirée et donnée. Et à ce puvent simples gens venir, en laissant les œuvres du monde et en gardant leur cuer pur et net. Et de celle icy, parleray en présent. » (Mont. Ch. IV).

Il définit, alors, la différence entre sapience et science. « *Science appartient principalement, et comme seulement à l'entendement. et sapience à l'affeccion. Et empourte, selon son nom, sapience autent comme savoureuse science. Et ceste saveur regarde l'affeccion, le désir, l'appétit et la volenté de la personne.* » (Mont. Ch. V).

De simples gens peuvent avoir cette sapience, cette sagesse, que certains clercs, malgré toute leur science, n'auront jamais. Ces clercs sont savants, *ils ne sont pas sages*, « *car nul ne doit estre dit sage, sans estre bon.* » « *Grande différence mectent les saints docteurs et par espécial Saint Bernart, entre ces deux formes de la théologie.* » (Mont. Ch. V).

Bien avant Saint Bernard, qui prêche surtout à ses disciples la sapience, la théologie mystique, dès le v[e] siècle, le Pseudo-Denys l'Aréopagite distinguait la théologie démonstrative ou philosophique (αποδειχτιχη)

Digitized by Google

de la théologie mystique (θεολογια μῦστιχη). La première est l'œuvre de la raison (λόγος). La seconde, qui lui est supérieure, est une connaissance obtenue intuitivement, mystérieusement, par la prière et l'amour.

Plus tard, dans la seconde partie de sa *Theologia Mystica,* Gerson redira en latin ce qu'il enseigne ici en français. Ses lecteurs ne seront pas les mêmes, mais sa doctrine ne sera pas changée. C'est à peine s'il aura modifié, en certains points, sa manière d'exposition. Parfois, il copiera des phrases même de la *Montaigne.* Mais, dans une première partie il aura exposé ce qu'il entend par la théologie mystique spéculative, et non point pratique, réservée aux clercs, et qui n'est pas requise des simples chrétiens pour entrer au ciel. Saint Augustin, lui aussi, rappelle-t-il, enseigne que « *plusieurs sans science ont fait leur sauvement, pour avoir foy, espérance et charité, et les aultres, à tout leur science, ont en enfer esté boutéz.* » Il veult mener ses « *sœurs germaines à vraie sapience.* » C'est pourquoi il leur dit :

« *Laissons doncques tieulx sagement se dampner, et nous, à tout nostre simplesse, quérons estre sauvez.* » (Mont. Ch. VIII).

Digitized by Google

II

Allégorie de la Montagne

Gerson a intitulé le premier traité qui nous occupe : *La Montaigne de Contemplacion.*

a) De qui tient-il cette allégorie ?

b) Comment la traite-t-il ?

Quand Gerson écrit de *la Montaigne de Contemplacion,* il y a bien longtemps que « *ceste imaginacion d'une montaigne* », d'une éminence que l'homme doit gravir pour se dépasser lui-même, laisser les soucis terrestres et converser avec Dieu, était dans la langue religieuse et philosophique parce que, en fait, les hommes ont toujours cherché les hauts lieux pour prier. D'après la Bible, Moïse se rend sur la montagne pour recevoir les tables de la Loi ou supplier le Seigneur de secourir son peuple. L'Evangile nous montre le Christ se retirant sur les collines de Judée pour s'entretenir avec son Père. C'est aussi d'une montagne que le sage de Lucrèce contemple les agitations humaines et en juge la vanité. La littérature chrétienne, de très bonne heure, a figuré par une ascension l'effort de l'homme pour aller à Dieu.

Saint Augustin a écrit « *Le Cantique des Degrés* ». « *Nous chantons,* dit-il, *le Cantique des Degrés.... Nous montons vers la paix de Jérusalem.* » (1). Pour

(1) St Augustin. Confessions, XIII, 9.

Digitized by Google

lui, il y a, dans la vie spirituelle, dans la vie de prière, sept degrés qui correspondent aux sept activités de l'âme : animation du corps, sensibilité, pensée, vertu, tranquillité de l'âme donnée par la vertu, entrée dans la lumière, contemplation (1).

Un siècle plus tard, un ascète devait prendre son nom du fameux traité qu'il écrivait sur l'Echelle Spirituelle : Saint Jean Climaque (de κλιμαξ, échelle). Selon sa *Scala Paradisi*, trente degrés conduisent au sommet de la voie mystique. Mais, on peut les réunir en trois groupes, marquer trois étapes : celle du renoncement aux biens créés, celle de la lutte contre les vices et de l'acquisition des vertus, celle de la vie contemplative par laquelle on est uni à Dieu, on possède la véritable απαθεια (2).

C'est sensiblement cette classification que suivra Gerson, après la plupart des auteurs mystiques qui l'ont précédé. Aussi bien ne cherche-t-il pas, dans ce traité, à apporter une doctrine personnelle, mais à mettre à la portée des âmes simples la doctrine des Pères qu'elles ne peuvent puiser directement à sa source. Mais, comme il ne se contente pas d'une traduction littérale de tel ou tel traité, comme il veut adapter les résultats des expériences des mystiques aux « *simples gens sans lettres* » et qui vivent dans

(1) St Augustin : « Enarratio in Psalmis » — et « De quantitate animæ ».

(2) Loin de suivre Jean Climaque jusque-là, Gerson s'élève contre cette doctrine stoïcienne et néo-platonicienne. Mais, cette divergence, en un point, n'empêche pas l'influence indirecte, mais profonde, d'un des Pères qui eut le plus de part à la formation de la doctrine mystique.

Digitized by Google

le monde, il y a, dans son exposé, un accent qu'on ne trouve nulle part avant lui.

Au temps où Gerson écrit le *Traité de la Montaigne de Contemplacion,* la mode de l'allégorie sévit avec une intensité qui peut causer quelque crainte au lecteur moderne. Ce ne sont que châteaux où règne Fortune ou quelque autre entité, que temples où se donnent rendez-vous les êtres de raisons tels que Jeunesse, Savoir, Prudence, Attemprance, etc. S'il est des chemins pour conduire à ce château ou à ce temple, l'auteur nous les décrit pour que nous en saisissions la « *senefiance* ». S'il y a des peintures sur les murs de ces constructions de l'esprit, chacune porte deux ou trois sens qu'on nous fait connaître ou deviner. Froissart n'échappe pas à cette manie, ni non plus Christine de Pisan, ni Gerson lui-même, dans quelques-unes de ses œuvres. Dans le « *Traité de la Montaigne de Contemplacion* », inspiré par le seul désir de faire croître l'amour de Dieu dans quelques âmes, Gerson ne s'embarrasse pas dans ces fastidieuses recherches. La forme de ce traité didactique est surtout remarquable par la clarté unie à la bonhomie. C'est le ton de la conversation. Les nombreux exemples, les métaphores que Gerson emploie, il ne s'est pas mis en peine de les relier adroitement à l'allégorie maîtresse de la montagne. Elles ne sont pas là pour faire plaisir à Dame Rhétorique. Elles y sont pour rendre sensible une doctrine spirituelle à ce public de simples gens, de bonnes femmes des campagnes françaises que l'auteur s'est proposé d'atteindre. L'allégorie de la montagne marquée par le titre

Digitized by Google

est plutôt latente. Quelques chapitres la rappellent avec plus de précisions. Ce n'est cependant qu'au quinzième que nous trouvons :

« *Cy commence parler de l'eschelle de contemplacion et de ses trois degrés qui sont humble pénitence, secret lieu et silence, forte persévérance : ainsi les met Saint Bernart sus Cantiques.* » (Montaigne, Ch. XV).

Autant que les minuties du style allégorique, Gerson a su éviter, dans ce traité didactique, l'abus des citations. C'est encore là un défaut de son époque dont l'a gardé le souci d'être accessible aux humbles femmes. Qu'on ouvre le « *Traité des bonnes meurs* » de l'augustin Jacques le Grant, exactement contemporain de celui-ci, on y pourra relever en une seule page, quinze ou vingt citations latines, tant des auteurs sacrés que profanes. De même, dans les traités moraux de Christine. Gerson, plus profondément érudit que celle-ci, ne laisse pas, — et dans cet opuscule même, — de faire connaître ses sources et de citer d'abondance Saint Bernard, Saint Augustin et bien d'autres, mais il y a la manière. Ici, elle est toute simple, toute « *à la bonne française* ». Pour ceux qui sont las de se retrouver toujours, en lisant les contemporains du Chancelier, avec les mêmes : « *Dit Saint Grégoire, dit Tulle, dit Virgile* », il y a un charme reposant à écouter Gerson dire : « *Je me passe de vous citer tel auteur, il est trop difficle à suivre. Parlons selon notre bonne simplesse de braves gens.* »

Le premier degré de la Montagne. — Ce premier degré, celui que les mystiques appellent communé-

Digitized by Google

ment « *la voie purgative* » est « *humble pénitence* ».

« *Humble pénitence est le premier degré qui appartient à l'estat des commencens et imparfaiz. Et par icelle, on mortifie l'amour mondaine en soy avecques ses mauvais désirs, mouvemens et convoitise. Elle châtie la char qu'elle soit subjecte à l'âme, non mie rebelle. Et ce fait-elle par généreuses veilles, abstinences, afflictions, lermes et gémissemens et par labour corporel, selon son estat.* » (Ch. XVI).

L'humilité est pour Gerson la vertu fondamentale. Pour lui, comme pour son maître, Saint Augustin, elle se confond avec l'amour de Dieu.

« *Deux amours ont bâti deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité terrestre, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, celle du ciel* », lit-on dans le « *De civitate Dei* ». (1).

Contre cet amour déréglé de soi, « *cette amour mondaine* », Gerson dirige ses premiers enseignements, dans les chapitres qui ont pour titres :

L'amour de Dieu est le commencement et la fin de la vie contemplative (Ch. IX).

Que l'amour mondaine est a oster premièrement. (Ch. X).

Quelle paine c'est de oster cette amour mondaine. (Ch. XI).

Exemple gros comment une personne peut oster cette amour mondaine. (Ch. XII).

(1) « Fecerunt itaque civitates duas amores duos : terrenam scilicet amor sui usque ad contemptum Dei, cœlestem vero amor Dei usque ad contemptum sui. » De Civitate Dei, XIV, 28.

Digitized by Google

Amour de Dieu qu'il faut accroître, « amour mondaine » qu'il faut déraciner : c'est la doctrine de Saint Augustin.

L'humilité, au même titre que l'amour de Dieu, est constamment rappelée par Gerson. Cette humilité de l'esprit doit s'accompagner de la mortification du corps. Il faut le soumettre à l'âme. Ceci doit se faire « *par généreuses veilles, abstinences, afflictions, lermes et gémissemens et par labour corporel, selon son estat.* » (Ch. XVI).

Gerson précise ce dernier point, dans un chapitre intitulé : « *Comment on doit commencer par vie active en labourer.* » (Ch. XVI).

Le travail, l'humble travail manuel lui paraît être un exercice très salutaire. Il le recommande maintes fois, dans ses écrits spirituels. Il ne fait du reste que suivre la tradition des Pères de l'Eglise et des fondateurs des plus grands ordres religieux.

« *Car, ce dit Saint Grégoire et les autres saints, que la vie active qui gist en affliccion et labours corporelz doit estre prinse d'avant la contemplative comme voie et disposition à icelle et de ce avons exemple en Jacob.* » (Ch. XVI). (1).

Le second degré de la Montagne. — Voici les titres des chapitres qui traitent du second degré de la vie de prière : Ch. XIX : *Du second degré de contemplacion, du dur assault qui y est;*

(1) Les deux vies active et contemplative sont aussi souvent représentées chez Gerson et ses contemporains par Lia et Rachel que par Marthe et Marie.

Digitized by Google

Ch. XX : *En quel estat est la personne contemplative du second degré;*

Ch. XXI : *De deux manières de silence et de solitude ;*

Ch. XXII: *Du lieu secret matériel;*

Ch. XXIII : *Comment on puet ordonner son corps en voulant contempler.*

Après s'être interrompu pour parler du profit et de l'excellence de la vie contemplative, Gerson reprend ses avis sur le second degré, dans le vingt-huitième chapitre : « *De la nécessité de grâce.* »

Le second degré, pour Gerson, se nomme : *secret lieu et silence.* Les trois chapitres (XXI, XXII et XXIII) qui traitent de la solitude du « *recueillement* » nécessaire à toute prière sont des meilleurs de cet opuscule. Nous y reviendrons en étudiant la doctrine de Gerson sur la prière. Mais avant même de s'occuper de cette question, il ne manque pas de signaler, comme tous les maîtres de la vie spirituelle, le « *dur assault* » qu'éprouvent ceux qui commencent à s'élever dans le chemin de la perfection :

« *Puis que la personne devote sera usagée en la vie active et par humble penitence aura mis son corps en subjeccion,... combien que fort se travaille ceste personne sera comme en langueur. Car elle ne vouldra mie prendre les plaisirs qu'elle pourroit avoir ou monde, et néant moins n'aura encore point des plaisances espirituelles qu'elle désire.* » (Ch. XXI).

Il parle de la « *nue obscure* » dans laquelle entra Moïse « *quant il voult prier à Dieu* », au-dessus de laquelle s'élèvent les vrais contemplatifs « *qui vivent*

Digitized by Google

plaisamment et paisiblement sans obscurté de fumée ». Mais tous sont passés auparavant par ces épreuves que Dieu permet ou même impose. Gerson y voit le vouloir divin, mais les explique psychologiquement, humainement, en ces quelques mots : L'âme ne veut plus des plaisirs du monde, elle n'a point encore « *les plaisances espirituelles* ». Il se fait un vide douloureux que le Chancelier discerne et auquel il compatit.

Le tiers degré de la Montagne. — Gerson appelle « *Forte persévérance* » ce troisième degré. Au chapitre XXXI, il traite du tiers degré de contemplacion par gros exemples; le suivant a pour titre : « *Déclaracion par gros exemples comment forte parseverance est necessité* ». Enfin, le très long chapitre XXXIII indique: « *Plusieurs empeschemens de venir à la montaigne de contemplacion.* »

Ces « *gros exemples* » dont parle ici Gerson, il les a mis sous les yeux de ses lecteurs, dès le chapitre XV : « *Cy commence parler de l'eschelle de contemplacion et de ses trois degrés...* » A la « *figure* » de l'échelle de la perfection, il a ajouté d'autres « *semblances* ».

« *On n'est mie parfait soudainement,* a-t-il dit, *mais s'acquiert en semblance que nature fait son ouvrage, car d'imparfait vient à parfait. Le feu commence la fumée, puis est flamble et ensemble fumée, puis est feu cler et luisant en charbon.* » Le grain semé en terre meurt avant de renaître. On ne goûte pas une noix avant d'en avoir brisé la coque. Une cité assiégée n'est pas prise sans peine. C'est pour-

Digitized by Google

quoi, il peut écrire, au sujet de la persévérance : « *Et vous veez que par ainsi faillent et ne puet venir en hault de la montaigne ne avoir feu, ne blé, ne plante, ne le goût de la noix, ne la prise de la cité en rapportant au point dessus. Aussi ne puet on parvenir à la perfeccion de la vie contemplative sans forte parseverance.* » (Ch. XV).

Au chapitre XXXIII, comme le titre l'indique, il se sert seulement de l'allégorie de la montagne.

« *Arrestons-nous encores ung petit à ung des exemples dessusdiz et regardons que fait tel qui veult venir au bout de une haulte et pendant montaigne. Il monte tousjours sans devaler jusques en bas ou se il s'arreste, il ne commencera mie du pied de la montaigne, mais du lieu où il laissa. Pareillement, dy-je que celui qui veult venir à parfaite contemplacion, il ne se doit point arrester ou reposer.* » (Ch. XXXIII).

Mais, « *par faulte de parseverance sont pou de gens qui viennent au parfait de contemplacion* ». Les uns ne se détachent pas complètement des choses mondaines, les autres n'ont pas assez de confiance en Dieu. Certains sont sans prudence et d'autres sans courage. Gerson parle longuement de ces empêchements divers selon les états d'âme, en homme qui a observé ces « *cas* » dissemblables. Là encore, il est beaucoup moins préoccupé de l'allégorie que de sa signification.

Digitized by Google

III

Le Soliloque

« *Cy commence le secret parlement de l'homme contemplatif à son âme et de l'âme à l'homme sur la povreté et mendicité spirituelle pour aprendre recourir à Dieu et à ses sains par oraison dévote et pour recevoir aumônes de grâces et de vertus...* »

Ainsi débute le long sommaire analytique placé en tête du « *Livre de la Mendicité spirituelle* » dans quelques manuscrits et dans l'édition gothique (1). La première partie de ce traité est mise, en effet, sous forme de dialogue. Gerson a particulièrement affectionné cette fiction littéraire, très répandue, alors, très commode pour donner d'une façon un peu vivante les arguments pour et contre sur un même sujet. Les manuscrits des contemporains sont d'ailleurs remplis de « *Débats* ». Et ces contemporains ne font que suivre un usage déjà ancien.

Mais, s'il n'était pas nouveau de faire dialoguer deux personnages plus ou moins fictifs, l'était-il de dédoubler la personne humaine ? On avait des débats entre l'âme et le corps. Ici, il y a débat entre l'homme et l'âme. Et c'est l'homme qui joue le rôle d'instituteur, de modérateur de l'âme, rôle tenu ail-

(1) Sur cette édition, voir ci-dessus le paragraphe: « Manuscrits et Editions ».

Digitized by Google

leurs par un autre personnage : Dame Philosophie, Dame Raison ou ce magister, ce senior, que Gerson lui-même fait discourir avec un disciple, « junior », dans ses commentaires du Magnificat (1). Or, cette forme aussi était connue, au temps de Gerson et très appréciée, dans la littérature mystique, sous le nom de Soliloque. Le « *seul parler* » de Saint Augustin en avait suggéré l'emploi. Le maître de Gerson, le théologien, Henri de Hesse, venait d'écrire son « *Speculum animæ* », qui porte souvent, en sous-titre Soliloquium, et commence ainsi :

« *Mon âme, je sais que tu es curieuse, furetant volontiers le dehors et que, des fenêtres de ta chambre, tu regardes assidûment tout ce qui l'entoure.* » (2).

Il est tout naturel, dans la langue mystique, comme dans toute effusion lyrique, de s'adresser à soi-même et les poètes ont bien souvent pris leur âme pour confidente de leur pensée. Mais, outre que les poètes contemporains de Gerson ne savent pas user de ce procédé, que ses prédécesseurs, dans le « *soliloque* » ont écrit en latin, il innove encore en donnant la réponse de l'homme à l'âme. De sorte que cette conversation intérieure de laquelle il donne le modèle est aussi bien dialogue que soliloque. C'est parce qu'elle est dialogue qu'elle est plus facilement suivie par le lecteur rempli de « *bonne simplesse* ». C'est aussi pourquoi elle persuade par les raisons du cœur que

(1) Edit. Dupin, t. IV, col. 229 et ss.

(2) « Le Miroir de l'âme par Henri Hembuche de Langenstein, dit de Hesse », traduit et annoté par Emmanuel Mistraen (Museum Lessianum, Bruges, 1923).

Digitized by Google

Gerson excelle à mettre en œuvre, sans pourtant oublier la pure raison.

Le « *Truand Spirituel* » débute par une « *Complainte de l'omme à son âme : Ma povre, ma chartriere, ma misérable âme, hors mise en hostaigre loing de ton pays, toi qui n'as riens par ton labour...* etc.

Et l'âme répond, reconnaissant sa misère, accentuant ce que l'homme a dit de ses infortunes, prête à désespérer :

« *Homme, mon hostelain, qui avesques moy iez jeté hors de ton premier pays et sommes ensemble en la chartre obscure et douloureuse de ce présent exil, je congnois bien, hélas ! que je suis povre, malade, emprisonnée blessée et navrée... Tu me dis que je mendie et pourchasse ma vie. C'est bien dit. Mais ou iray-je qui suis emprisonnée et enlaciée dedans l'hospital de mon corps, en la grande prison de ce mortel monde ?* » (Mendicité II).

On remarque, dans la plainte de l'homme, comme dans la réplique de l'âme desconfortée, cette même figure qui s'accorde fort bien du reste avec celle de l'âme pauvre et malade : l'âme emprisonnée dans le corps, « *chartre obscure et douloureuse* ». Il faut qu'elle s'en échappe pour connaître et pour goûter la béatitude. On pense au Phédon. Et certes le platonisme des Pères et tout particulièrement de Saint Augustin n'est pas étranger à cette doctrine, que Saint Thomas ne saurait partager. Or, la figure de l'âme en prison est des plus répandue au temps de Gerson. L'image du prisonnier, l'allégorie de « *la*

Digitized by Google

prison de vie humaine » est tout naturellement employée dans une société où la guerre est constante, dans laquelle, sous les plus futiles prétextes, on enlève les gens pour les mettre à rançon. Une douzaine d'années après que Gerson eut écrit ces opuscules, Christine de Pisan dédiera à Marie de Berry une épître consolatoire à laquelle elle donnera précisément ce titre : « *Epistre de la prison de vie humaine et d'avoir réconfort de mort d'amis et pacience en adversité.* »

« *L'âme raisonnable,* dit-elle, *qui la plus noble partie est de l'homme, sans laquelle le corps n'est fors terre et pourreture, est detenue, emprisonnée et liée dedens le corps... Quant l'homme muert l'âme est déliée et desprisonnée.* » (1).

Pour Gerson, cette âme, qui est où elle aime plus que où elle anime, peut sortir de sa prison, dès ce monde. Portée par Saint Désir, elle va dans un lieu « *plein de charité* », et de miséricorde *où tous povres sont secourus qui là vont demander, car là sont les piteux et larges aumosniers de Dieu à très grant habundance. Ce lieu est l'église de paradis.* » (Mendicité III).

La compassion de Gerson ne lui permet pas de laisser l'âme en face de sa misère sans lui montrer le chemin de ce lieu « *où tous povres sont secourus* ».

(1) « L'Epistre de prison de vie humaine », éditée par S. Solente. Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, année 1924, t. LXXXV, p. 285. Voir aussi M. J. Pinet: « Christine de Pisan, Etude biographique et littéraire ». Paris, Champion, Bibliothèque du XV[e] siècle. 1927.

Digitized by Google

IV

L'Allégorie des Pauvres

Cette allégorie des mendiants spirituels est plus originale chez Gerson que celle de la montagne spirituelle. Elle lui est surtout beaucoup plus chère. Déjà, dans le traité de la *Montaigne de Contemplacion*, voulant indiquer « *aucunes manières de pensées que peult tenir l'omme en contemplacion* », il consacre cinq chapitres à cette « *manière, par exemple de mendicité* ». (Montaigne. Ch. XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XL).

« *Je cognois la personne qui prouffite moult pour soy réduire et mectre ses pensées à unité et à simplesse, pour ce qu'elle regarde que c'estoit une povre et misérable créature, et n'avoit riens, et par son labour, riens ne povoit acquerir. Si se pensa qu'il se mectroit à soy pourchascier et acquerir aumosnes des biens espirituels emmis ceulx de la court de paradis, qui estoient larges et charitables à mervailles.* » (Mont. Ch. XXXVII).

Cette personne qu'il ne nomme pas, dans ces deux traités, il la fait connaître à ses sœurs, dans son *Dialogue Spirituel : « Je parloye naguères à une dévote femme nommée Agnès, demourant à Aussoire, à l'occasion de laquelle je fis jadis le Livre de Mendicité Espirituelle.* » (1). Elle était fort âgée, alors, dit-

(1) Dialogue spirituel, Dupin, t. III, col. 814.

Digitized by Google

il, et très avancée dans la voie de la perfection, parce que très humble. Evidemment, c'est l'harmonie entre la pauvreté spirituelle et la vertu d'humilité qui rend Gerson si fort partisan de cette « *manière de prier* ». Il l'a vu mise en action par cette bonne femme d'Auxerre, mais il remarque qu'elle fut enseignée auparavant :

« *Je tien que ceste manière avoit eu, au commencement, ung très excellent docteur, Guillaume, jadiz évesque de Paris, de qui j'ay leu, lequel affirme que les peines et les travaulx et les prisonniers lui avoient apris à prier Dieu. Et jay veu ung de ses livres, où il compare Oroyson à ung messaigier qui va en paradis, demandé Aide. Et, en ce livre aussi, comme par Aide il meine raison à Jhésu-Crist, et a ses sains, et par espécial à Nostre-Dame, comment il doivent aidier leur créature qui les prie en allégant sa povreté.* » (Mont. Ch. XXXVII).

Ce livre de Guillaume de Paris, « *qui se nomme Rectorique divine* », « *est moult excellent et vallaible* » à émouvoir à dévotion. « *Mais, je ne sçay point qu'il soit en françois* », dit-il. C'est pourquoi, il se propose, non de le traduire, mais de s'en inspirer, en même temps que de l'exemple vivant d'Agnès d'Auxerre, pour écrire un traité français tout entier sur ce sujet.

« *J'ay piéça désiré, sur ceste matière, en faire une oroyson en guise d'ung povre qui demande son pain, de huys en huys, ou en guise d'ung quéreur de pardons, ou de ceulx qui sont en chartre, ou de ceulx qui quérent non mie pour eulx, mais pour les hospitaulx,*

Digitized by Google

car souvent, une personne trouve mieulx sa dévocion en priant pour autruy que pour soy et y prouffite moult. » (Mont. Ch. XXXVIII).

Lorsque Gerson put réaliser son désir, ce ne fut pas seulement l'oraison du pauvre, la requête du mendiant qu'il écrivit, cette prière ou, si l'on veut, ces prières, forment la seconde partie du *Livre de Mendicité;* dans la première, il institue un dialogue entre l'homme et son âme où l'homme supplie son âme de se faire mendiante aux portes du paradis. Il y a là tout le développement de l'allégorie des pauvres. Gerson y met la marque bien particulière de son talent. Si cette allégorie convenait à sa doctrine théologique et mystique, où la place de l'humilité est la première, elle ne convenait pas moins à sa propre sensibilité, facilement apitoyée. Sa manière d'écrire et de décrire devait lui valoir un succès dans ce genre bien neuf, alors. Jusque là, la littérature qui met le truand devant nos yeux ne cherche pas à le rendre sympathique. Il est trompeur ou berné, dans les farces ou les fableaux. Il y a, dans le *Livre de la Mendicité* de Gerson non point une ennuyeuse analyse du « *fait des povres* », mais un rappel constant de la « *manière des povres* », qui dévoile dans l'auteur un homme attentif à observer et à compatir. Cette allégorie, enfin, convenait à ses lecteurs, des simples, des femmes, qui se laissaient émouvoir par les faiblesses et les détresses des miséreux, qui ne demandaient point à Gerson un traité en belle ordonnance, où les raisonnements présentés en bonne forme fussent irréfutables.

Digitized by Google

Or, ce ne furent pas seulement les humbles femmes qui se plurent à ce petit livre si raisonnable, mais où Dame Raison n'apparaît pas. Il fut fort recherché par les clercs et les moines, pour lesquels il n'était pas écrit. Des clercs d'Allemagne le voulurent avoir en latin. Ils le copièrent. On l'imprima. Il fut imprimé aussi en français. On l'appelait le *Truand Espirituel*. Il suffirait à rendre son auteur sympathique et célèbre, si cet auteur n'avait pas tant d'autres titres à la sympathie et à la célébrité.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Les Sources de Gerson

Saint Augustin, Denys le Mystique, Saint Jérôme, Saint Bernard, Hugues et Richard de Saint Victor, Guillaume d'Auvergne, Saint Bonaventure, Henri Suso.

Dans le premier traité, *La Montaigne de Contemplacion,* Gerson cite d'assez nombreux auteurs mystiques, parfois il précise l'ouvrage dont il parle. Dans le second, le genre adopté écarte presque les citations, tout au moins les références. Mais si on rapproche les deux opuscules, comme nous avons tenté de le faire, on sent qu'ils sont inspirés par les mêmes lectures, influencés par les mêmes prédécesseurs. La plus puissante de ces influences est certainement celle de Saint Augustin.

Dès le début du premier traité, on trouve les noms de Saint Bernard et de Saint Augustin. L'un et l'autre seront fréquemment appelés en témoignage, le premier peut-être plus souvent que le second. C'est

Digitized by Google

cependant du second que s'inspirent plus profondément ces deux traités. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les quatre chapitres qui suivent l'exposition du sujet : « *L'amour de Dieu est le commencement et la fin de la vie contemplative; l'amour mondaine est à oster premièrement; quelle paine c'est de oster ceste amour mondaine, comment une personne puet oster ceste amour mondaine.* » (Montaigne, Ch. IX, X, XI, XII).

Pour Saint Augustin aussi, le commencement et la fin de toute vie spirituelle, c'est l'amour. « *Charitas perfecta justitia est* ». Et constamment en face de cet amour, condition essentielle de cet amour, il place le mépris, le dédain de soi-même. L'amour divin ne croît qu'autant que l'amour-propre décroît. De là la place prépondérante accordée dans sa doctrine à la vertu d'humilité. De même chez Gerson, et tout particulièrement dans ces deux traités, la nécessité du mépris de soi, le danger de l'orgueil, — mal unique de l'âme, source de tout péché, — est constamment rappelé.

« *La science est dangereuse, non mie de soy, mais pour orgueil et l'enflure que la personne lectrée en prent, car certes, c'est impossible venir à vraie contemplacion se non par humilité, comme l'enseingne l'Appostre : Se aucun dist que il semble sage, que il deviengne sot pour estre sage, c'est-à-dire qu'il preingne humble entendement et se repute foul au regard de la sagesse de Dieu et qu'il ne pourroit comprendre ses œuvres et jugements.* » (Montaigne, Ch. II).

Digitized by Google

Il se répète, il insiste :

« *Plusieurs grans clers ont souhaité à la foiz que ils eussent demouré en leur simplesse, comme leur mère, sanz avoir lectres, non mie que la science ne soit très prouffitable de soy, qui bien et humblement en a la grâce d'en user, mais advient que avec elle survient orgueil...* » (Montaigne. Ch. II).

Plus loin, il précise que l'amour mondaine, dont il parle, est l'orgueil au sens augustinien :

« *Ceste amour est l'amour mauvaise qui fonde la cité de confusion et l'anemy d'enfer en créature humaine, car elle fait aimer soy mesmes jusques au contempt et mépriseme*nt *de Dieu.* » (Montaigne. Ch. X).

La métaphore du *De Civitate Dei* lui vient tout naturellement à l'esprit :

« *Puis que l'amour mondaine,* ajoute-t-il, *est telle comme dit est, et que bonne amour ne puet venir où elle habite, il s'en convient despecher et despartir, il la fault rompre du tout et sa cité destruire et de son chastel la chacer.* » (Mont. Ch. XI).

Sans doute on ne trouve pas chez Augustin, en un sens rhéteur et philosophe, la défiance de l'intellectualisme notée ci-dessus chez Gerson. Mais, cette défiance est celle d'un amoureux de la science, qui la redoute précisément parce qu'il l'aime et craint d'être entraîné à s'estimer pour ce qu'il sait, à moins estimer Dieu; de ce fait, à perdre la vertu d'humilité à laquelle il tient par dessus tout. Sans doute aussi, cette caractéristique de l'humilité peut venir à Gerson par cent autres influences. C'est la vertu chré-

Digitized by Google

tienne par excellence. C'est à l'Evangile et aux Actes des Apôtres que l'auteur de la « *Povreté espirituelle* » aurait pu emprunter des textes pour appuyer ses conseils. Cependant il ne cite pas le Sermon sur la Montagne et rappelle les expressions mêmes de Saint Augustin.

L'influence du grand docteur platonicien sur Gerson est indéniable, influence tantôt directe, tantôt indirecte, car les maîtres moins anciens auxquels il se réfère sont aussi des augustiniens.

Il faut marquer, en même temps, et de même nature que l'influence d'Augustin, je veux dire directe et indirecte, celle du pseudo-Denys l'Aréopagite. Gerson l'a certainement beaucoup pratiqué, comme tous ses contemporains. Il l'a lu, traduit et commenté par ses devanciers. Dans ces opuscules même, il le rappelle, nous l'avons vu, dès le début du Livre de la Montaigne.

« *Et croy que ceste sapience et contemplacion est celle principalement que ensaingne Saint Denis de France, en ses livres de Mystique Théologie, et est la plus haulte sapience que nous puissions avoir lassus, et lui fust révèlé et déclaré par Saint Paul.* » (Mont. Ch. IV).

Ici, c'est nommément la *Théologie Mystique* de Denys qui est invoquée. Deux autres ouvrages, le *De nominibus divinis* et la *Hierarchia cœlestis*, qui paraissent sous le même nom, ont été également utilisés par Gerson. C'est dans le *De nominibus divinis* que l'auteur insiste sur l'incapacité de l'imagi-

Digitized by Google

nation pour faire connaître Dieu. Seule, la prière peut nous obtenir cette connaissance. (*De Div. nom.* 1 5.) Gerson dit à la fin de son traité :

« *De quoy je vous baille un enseignement tel que donne saint Denis : toutes foiz qu'en vostre contemplacion est pensée secrette à Dieu, et vous savez quelle chose c'est que vous véez, et vous semble que c'est une chose en quelconque manière pareille aux choses dicts, tenez de certain que vous ne véez mie Dieu par claire vision.* » (Mont. ch. LII).

Denys le Mystique a poussé loin, on le sait, le principe de l'inconnaissance (1). Pour lui, l'homme connaît ce que n'est pas Dieu, plutôt que ce qu'est Dieu. Sa doctrine, fortement imprégnée de néo-platonisme, était bien difficile à mettre à la portée des lecteurs de Gerson. Celui-ci n'a pas tenté de le faire. Mais, il leur cite Denys, à l'occasion, parce qu'il le pratique beaucoup et base sur ses théories la mystique qu'il institue (2).

(1) Il y aurait lieu d'étudier dans l'œuvre de Gerson (Montaigne et Theologia Mystica) l'influence de la doctrine paulinienne et dyonisienne sur « l'obscurité divine », doctrine qui est aussi celle de St. Thomas (In libro de divinis Nom. c. I et VII) et qui deviendra celle de St. Jean de la Croix « *Montée du Carmel* » (Liv. I et II) et surtout « *La nuit obscure* ».

(2) Au sujet de l'influence du Pseudo-Denys sur les contemporains de Gerson et même ses prédécesseurs, on peut voir les travaux du Père G. Théry, dans *la Vie Spirituelle* et dans *la Revue Thomiste:* « *Il y eut,* dit-il, *dès le milieu du XIII*e *siècle, un courant à tendance néoplatonicienne,* et *plus précisément dyonisienne. C'est au Studium général* de Cologne qu'Albert le Grand commente « *les Noms Divins* » du Pseudo-Denys, c'est très probablement à Cologne que St-Thomas écrit son commentaire sur ce même livre... C'est encore sous cette influence que fut écrite la « *Summa de Bono* » d'Ulrich de Strasbourg, dont les deux premiers livres suivent la lettre même des « *Noms Divins* »... Il serait bien facile de retrouver chez Maître Eckart *les traces* d'une influence profonde de ce courant néo-

Digitized by Google

Plus souvent que ce philosophe, les deux traités, celui de la Montaigne principalement, rappellent le moraliste Saint-Grégoire. On pourrait ramener toute la doctrine de la Montaigne sur les deux vies, contemplative et active, représentées par Lia et Rachel, sur la nécessité d'être doué d'un tempérament spécial pour s'adonner surtout à la vie contemplative, sur le devoir qu'ont certains de mener parallèlement ces deux vies, etc., à la doctrine de Saint-Grégoire, exposée, en particulier, dans ses Moralités. Cet ouvrage du grand pape était alors fort répandu. Il est souvent cité par les contemporains de Gerson. Mais, bien souvent ceux-ci lui empruntent des maximes détachées du contexte. Ils n'ont pas pénétré cette doctrine, saisi l'esprit de ce docteur. Ces deux opuscules prouvent qu'il n'en est pas de même pour Gerson. C'est précisément le jugement porté par Saint-Grégoire sur la prière et la vie de prière et sur les possibilités diverses de mener cette vie que

platonicien... Evidemment, Tauler n'est pas en dehors de ce mouvement *Sa mystique* ne pouvait pas ne pas s'incorporer les thèses fondamentales de Denys sur la déification de l'âme, *sur le mode de connaissance par voie d'éminence et de négation.* » (« *Esquisse d'une vie de Tauler* », dans *Etudes et Documents* de *la Vie Spirituelle* de mars 1927, p. 129). L'auteur de cet article fait plus loin cette intéressante remarque : « *Cette doctrine de la connaissance de Dieu par voie d'éminence et de négation est comme le couronnement de toute saine théologie et les historiens du Moyen-Age qui voudraient voir en elle comme une ligne de démarcation entre ce qu'ils appellent les mystiques et les théologiens commettent une étrange erreur.* » (Ibid., p. 130.) On voit qu'en effet Gerson est un disciple de Denys aussi bien que les mystiques rhénans combattus par lui.

Sur l'influence dyonisienne dans la doctrine d'Eckart, voir aussi M. le Professeur Delacroix. « *Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au XIV^e^ siècle* ». (Thèse Paris, 1899.) Ch. XI : *Maître Eckart et le néoplatonisme.*

Digitized by Google

traduit le *Livre de la Montaigne* (1). Ce n'est pas un de ses moindres mérites.

Cependant, Gerson n'a pas trouvé dans Saint-Grégoire tout ce qu'il cherchait. Ce Père, dit-il, a parlé de contemplation pour « *montrer les périlz et les prouffists que y sont, mais je n'ay point aperceu manière d'y entrer, ainsi comme je la quier. Saint Gerosme,* ajoute-t-il, *en baille une entre les aultres à la vierge Estorchium, c'est qu'elle pense à l'eure de la mort, quel loyer elle recevra... Dit aussi saint Gerosme de soy que, après fortes temptacions de la char et qu'il s'estoit féru en la poitrine continuélement, en pleurs et lermes, en quérant l'aide des anges de Dieu, il lui sembloit qu'il fust en la compaignie des anges, pour la grant paix de conscience et la grâce que Dieu lui envoiet, après sa pénitence et tribulacion.* » (Mont., ch. XXXV.)

On le voit, Saint-Jérôme est donné en exemple, en un double exemple de méditation et de prière. Il conseille de penser aux récompenses célestes. Il affirme que la victoire dans le combat contre la chair doit s'aider de l'arme de la prière et procure des heures d'ineffable paix. Mais, il n'a pas laissé sur la contemplation, ni sur la prière, un corps de doctrine auquel Gerson puisse se référer. Il paraît goûter sa correspondance, qu'il a lue attentivement, c'est tout ce qu'il nous en apprend ici.

Saint-Bernard a une tout autre emprise sur Ger-

(1) Voir « *Vie Spirituelle* » (décembre 1923, p. 242-282). « *La Contemplation d'après saint Grégoire le Grand* » de Dom A. Ménager.

Digitized by Google

son. Sans doute, il écarte de ses lecteurs le commentaire du Cantique des Cantiques, mais il conseille et décrit « *la manière que tint saint Bernart, au commencement* » (Mont., ch. XXXVI), et quand il ne le cite pas, c'est encore lui, bien souvent, qui l'inspire. Evidemment, ce peut être Saint-Augustin autant que Saint-Bernard qui persuade Gerson de la valeur de l'humilité. Sur ce point, il est impossible de discerner une influence de l'autre, puisque c'est Saint-Bernard qui dit : « *Nisi super humilitatis fundamentum, spirituale ædificium stare minime potest* », paroles qui font écho à celles de la *Cité de Dieu* sur les deux amours et les deux mépris. L'abbé de Clairvaux est bien souvent augustinien. Mais, en dehors de cette question de l'humilité requise par toute prière, Gerson s'inspire de Saint-Bernard, de sa spiritualité, plus affective que spéculative.

« *Si s'avisa,* — Saint-Bernard, — *qu'il feroit tant qu'il auroit les mérites Jhesu-Crist, depuis sa concepcion, jusqu'à l'Ascension. Et de toutes les peines Jhesu-Crist, feist ung fardel de mirre et le mist continuélement sur la poitrine, par sainte recordacion et compassion.* » (Mont., ch. XXXVI.)

La méditation de l'Evangile, la considération en particulier des souffrances du Christ, Gerson l'emprunte, — il le dit ici, — à Saint-Bernard. Il n'y insiste pas beaucoup, à vrai dire, dans ces deux traités. Mais, le célèbre traité de Bernard au pape Eugène III, « *De Consideratione* », conseille de « considérer » les misères humaines, les vérités divines, les joies du ciel, de méditer sur les anges, en particu-

Digitized by Google

lier sur l'ange gardien. Gerson, dans la Mendicité Spirituelle, met en action ce fameux ouvrage. Et il suit encore le même docteur, quand il conseille de recourir à Notre-Dame, qui « *est royne de la court de miséricorde, et si est ensemble, notre mère et notre advocate* ». La piété mariale de Saint-Bernard n'est pas unique, mais elle est intense et communicative (1). Celle de Gerson n'est pas sans lui avoir des obligations.

Les contemporains de Saint-Bernard, Hugues et Richard de Saint-Victor, sont plus d'une fois allégués par Gerson, encore qu'ils soient bien savants pour qu'on puisse s'inspirer de leur doctrine quand on s'adresse aux simples gens sans lettres. Mais, ils sont si familiers à l'auteur de la *Montaigne de Contemplacion* qu'il ne peut se tenir de les rappeler. Il souhaiterait simplifier leur enseignement. Le chapitre XXX de la Montaigne a pour titre : *Memoire du livre Meistre Richart, qui fist de Contemplacion très excellemment.*

« *Maistre Richart de Saint Victour fist ung livre qui a cinq parties, auquel il traitta molt soubteilement et selon parfonde clergie ceste matière de contemplacion, et la devise en VI manières ou espèces, les deux sont en ymaginacion, deux en raison, et deux en intelligence, selon qu'il mect trois manières*

(1) Sur St. Bernard mystique, voir Abbé Pourrat : « *La Spiritualité chrétienne* ». Tome II « *Le Moyen Age* », p. 98 et ss. L'auteur rappelle que le Dante voulut être introduit par St. Bernard auprès de la Vierge Il insiste sur l'originalité de ce docteur, « ni néoplatonicien, ni scolastique » et renvoie, du reste, au grand ouvrage de l'Abbé Vacandard.

Digitized by Google

de cieulx en l'âme, et selon que l'âme se tourne à penser diversement les choses corporelles que on puet aparcevoir par les sens corporels, en soy mesme, ou les anges, ou l'estat de la divinité. »

Ce livre « *que fist maistre Richart* », est le *Benjamin Major*, dans lequel il expose sa doctrine mystique. Cette doctrine est vraiment trop philosophique pour être mise à la portée des lecteurs de Gerson. Après l'avoir rappelée, il se ravise et dit :

« *Maistre Richart de Saint Victour, en son livre duquel j'ay par avant touchié en donne une manière qui me semble plus appartenant à clers bien fondez que à simples gens, et fiet bien généralle, et seroit longue à declarer. Si la passeray et laisseray aux clers.* » (Mont., ch. XXXV.)

C'est dans le *Livre de la Montaigne* que Gerson rappelle Maître Richard, dans celui de *la Mendicité*, qu'il nomme Hugues de Saint Victor.

« *Ame, tu doiz savoir, dit l'homme, que on ne tient mie tousjours une seule manière à empestrer ce que on veult emmis la court ung grant prince, comme j'ay aucunement dit. Mais, Hugues de Saint Victour le déclare plus au long.* » (Mend., ch. XXXIX.)

Ici, la doctrine de Gerson s'inspire de celle du « *De modo dicendi et meditandi* », et d'autres ouvrages d'Hugues. Mais, ce n'est peut-être pas quand il nomme le Victorin que le Chancelier lui emprunte le plus. Le traité de *la Montaigne* peut être rapproché, pour sa forme de dialogue entre l'homme et son âme, du « *De Arrha Animæ* », alors traduit et très goûté,

Digitized by Google

il en est totalement différent, quant au fond. Hugues considère son âme comme la fiancée de Dieu et se complaît dans la recherche des présents qu'elle a reçus de son Bien-Aimé. Gerson s'est interdit cette « *similitude* », renouvelée du Cantique des Cantiques. Chez lui, l'âme est une pauvresse, une mendiante qui se traîne aux pieds de Dieu et de ses saints. Quand, dans la paraphrase du Pater, l'âme se dit fille de Dieu, elle avoue être une fille ingrate et coupable, une enfant prodigue, qui se reconnaît indigne des miséricordes du Père céleste (1). Mais, dans le traité de la Montaigne, lorsqu'il s'élève au second et au tiers degré de contemplation, Gerson utilise la connaissance des voies mystiques qui lui vient de ce subtil docteur. On retrouve même, sous sa plume, les comparaisons dont Hugues s'est servi pour marquer le travail progressif de la purification de l'âme qui veut contempler.

Le *Traité de la Mendicité Spirituelle*, qui doit très peu aux deux Victorins, fut, pour une part, inspiré par Guillaume de Paris. Ce contemporain de Saint-Louis, homme de piété et homme d'action, n'est pas sans affinités intellectuelles avec le Chancelier. Il a parlé des conditions extérieures, matérielles de la prière :

« *...Enseingne un dévost docteur, Guillaume, jadis évesque de Paris, que la manière de son corps prouf-*

(1) Voir les oraisons de la 2e partie du Livre de Mendicité. Mais, il est une autre prière composée par Gerson, avant cet ouvrage, et qu'il cite à ses sœurs. Elle « se commence », dit-il: « Jhesus, vray espoux de virginité »... dans laquelle l'influence du « De Arrha animæ » est très sensible. Ellies Dupin donne cette prière en latin, après celles du Livre de Mendicité.

Digitized by Google

fite à avoir ferme pensée, et que la personne se mecte en bonne disposicion que il lui plaira mieulx... » (Mont., ch. XXIV.)

Mais, surtout, il « *compare oroyson à ung messaigier qui va au paradis demander aide* », et on voit, dans son livre, « *comme par aide, il meine raison à Jhésu-Crist et à ses sains, par espécial à Nostre-Dame, comment ils doivent aidier leur créature, en allégant sa povreté.* » (Mont., ch. XXXVII.)

Ce livre de Guillaume serait, d'après Gerson lui-même, la *Rhetorica divina.* S'il existe un traité de Guillaume de Paris, précisément intitulé *De Paupertate Spirituali,* comme le croit Noël Valois, Gerson ne le dit pas (1). Il a trouvé, dans la *Rhétorique divine,* cette « *similitude* » qu'il développe complaisamment dans les derniers chapitres de la Montaigne, avant de la dramatiser, de la mettre en action, dans la Mendicité. Il indique lui-même que le dévot docteur Guillaume, ainsi que la pieuse femme d'Auxerre qu'il a connue, lui ont enseigné cette voie spirituelle. Si le livre de l'évêque de Paris était en français, il en conseillerait la lecture aux simples gens, mais il ignore s'il fut traduit. C'est pourquoi, il a voulu le refaire, dans un français qui était celui de ses sœurs et de ses contemporains.

(1) Sur Guillaume d'Auvergne, voir la thèse de Noël Valois : Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris (1228-1249), sa vie et ses ouvrages (Paris, 1880). L'auteur parle d'un traité intitulé : De paupertate spirituali, qu'il a trouvé sans titre et sans nom d'auteur, dans le ms. 287 de Balliol-College à Oxford. Il hésite à l'attribuer à Guillaume (*Op. cit.*, page 181). Il existe un « De paupertate spirituali » qu'on a parfois attribué à Rysbroeck. Voir l'édition de ses œuvres, Munich, 1877.

Digitized by Google

Mais, Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, est un théologien et un logicien, qui a pu suggérer à Gerson cette « *manière de prier* », sous forme de mendicité, et qui aurait été incapable de formuler lui-même les requêtes de l'âme mendiante. Gerson, plus mystique, plus affectif que ce docteur, lui préférait certainement et lisait plus attentivement le séraphique docteur franciscain, Bonaventure. On sait quelle admiration il professait pour ses ouvrages, particulièrement pour l'*Itinerarium mentis ad Deum*, qu'il met en regard du *Roman de la Rose*, dans sa lettre au chanoine Col sur les lectures dangereuses (1).

L'a-t-il suivi, dans ces deux traités ? Il ne le nomme pas. Il n'indique même pas qu'il lui attribue le *Stimulus Amoris* dont il dit :

« *Et ung docteur plus nouvel, qui se nomme l'Eguillon d'amour, tient et traicte ceste manière, et en espécial, la Passion Jhésu-Crist... Je vouldroie bien,* ajoute-t-il, *que cest livre vous fust translaté en françois, car je le juge très prouffitable.* » (Mont., chap. XXXVI.)

L'a-t-il lui-même translaté plus tard, ainsi que le rapportent quelques manuscrits de la traduction du

(1) « Responsio ad scripta cujusdam errantis ». Edit. E. Dupin, t. III, col. 293 et ss. « Scite præterea quod codicillum unum cujus titulus est :« Itinerarium mentis ad Deum » a domino Bonaventura conscripturum (quem uno die perlegi) ego toti Libro tuo, immo et decem talibus in profunditate scienciæ opponere dubitaverim. » Voir aussi la lettre aux étudiants du Collège de Navarre, vraisemblablement de la même époque que nos traités (Ed. Dupin, t. I, col. 110 et s..) : « Laudans mellifluam et igneam Domini Bonaventuræ ».

Digitized by Google

Stimulus ? (1). On ne saurait l'affirmer. En tout cas, dans les opuscules dont nous nous occupons, il est loin de rapporter le contenu de cette œuvre qui paraît bien ne pouvoir être définitivement attribuée à Saint-Bonaventure. Il n'en est pas moins facile de discerner l'influence des écrits mystiques ou même philosophiques de Saint-Bonaventure sur Gerson écrivant la *Montaigne de Contemplacion* ou la *Mendicité Spirituelle.* La conception de la sapience, science savoureuse, l'amour de la pauvreté, une certaine indulgence pour les créatures et même sans aucun relâchement, le respect des nécessités de ce « frère corps » qui emprisonne l'âme, mais aussi la protège, cette faiblesse constamment évoquée de l'âme mendiante, tout cela rappelle non seulement le Poverello d'Assise, mais le grand docteur de l'Ordre franciscain. La grande place donnée au désir, dans la prière, et par là dans la vie spirituelle, est chez Saint-Bonaventure comme chez Gerson. C'est chez lui aussi qu'on pourrait trouver la recherche de la solitude et de la paix intérieure, le long combat que menait, dit Gerson, la dévote femme d'Auxerre pour trouver son « *silence* » (2).

La spiritualité franciscaine, telle qu'elle est présentée par Saint-Bonaventure, a eu beaucoup plus d'influence sur Gerson théoricien de la prière que la

(1) Plus exactement, c'est l'édition, faite en 1474, et refaite en 1488, par Pierre le Caron, qui donne cette indication : « Translaté en françois par de bonne mémoire maistre Jehan Gerson à l'instruction de sa sœur ou fille de confession ». Cette édition reproduit le ms. de Marie de Berry (B. N. 926) dont nous parlons ci-dessous.

(2) Voir sur St Bonaventure mystique : Et. Gilson : La Philosophie de St Bonaventure. Ch. I : L'homme et le milieu.

Digitized by Google

piété dominicaine. Cependant, il nomme ici « *l'auteur de l'orloge de sapience* », sans désigner autrement Henri Suso.

« *S'ensuist un aultre docteur plus nouvel, où il fait un mariage avecques Sapience divine. Et est nommé ce livre, l'Orloge de Sapience. Vray est que ceste matière est bien haulte et bien forte et bien dangereuse pour tenir au commencement de sa conversion, car quant on cuideroit penser à mariage espirituel, on glisse tout légiérement en la souvenance de mariage charnel. Je say bien que, ou dit livre, deux ou trois manières sont touchées, comme de penser à ung jeune homme qui meurt et ne se veult ou puet repentir, comme de penser Dieu estant en son jugment, comme de considérer Nostre-Dame à l'eure de la passion Nostre-Seigneur, que sont bonnes manières et on les puet voir.* » (Mont., ch. XXXV.)

« *L'Orloge de Sapience, par frère Jehan de Souhaube, de la nacion d'Alemaigne, de l'Ordre des frères prêcheurs,* » fut traduit par « *un religieux de la nacion de Lorraine, de l'Ordre de saint Francois* », dès 1389, comme nous l'apprend un manuscrit copié, en 1406, pour Marie de Berry, duchesse de Bourbon, et qui contient en outre « *Le traittié d'amour divine par frère Bone Adventure* », traduit en français, comme le souhaitait Gerson, la proposition faite par le chancelier, pour l'Université, en 1405, le *Chappel des Trois fleurs de lis* et « *Bonne doctrine pour dévotes femmes* » (1). Ce manuscrit que fit ordonner Simon de Courcy, confesseur de la princesse, réunit,

(1) Bib. Nat. f. fr. 926.

Digitized by Google

comme le fait Gerson lui-même dans la *Montaigne*, les deux grands mystiques des deux grands Ordres. Mais, ainsi que *frère Jehan de Souhaube* arrive à Marie de Berry, traduit par un franciscain, Gerson pénètre toute la doctrine reçue du dominicain Suso de sa propre spiritualité, bien plus près de celle de Saint-François et de *frère Bone Adventure* que de celle des Dominicains.

L'intérêt de ces deux traités, si nous en recherchons les sources, est précisément de constater la multiplicité de ces sources. Gerson a beaucoup lu et beaucoup médité, avant d'écrire ces deux œuvres. Il ne s'est pas contenté, en les écrivant, de rappeler ses souvenirs. Il ne fait pas œuvre d'érudit qui s'applique à utiliser des documents. Il est un directeur de conscience qui veut mettre à la portée des simples chrétiens les richesses de la théologie mystique. Il veut apprendre à prier à ses lectrices, comme à ses lecteurs. Il connaît bien et il pratique ses plus grands devanciers : Saint-Augustin, Denys le Mystique, Saint-Grégoire, Saint-Bernard, les Victorins, Guillaume de Paris, Bonaventure. Il connaît certainement aussi ses contemporains, mais il se tient en garde contre les excès de la mystique d'outre-Rhin, et même, on le sait, contre celle de Ruysbrœck et de Vincent Ferrier (1). Il est traditionaliste et se défie,

(1) Sur les rapports de Gerson avec Ruysbroeck, voir l'épître : « Contra librum Joannis Ruysbroeck : De ornatu spiritualis mysticæ » (Dupin, t. III, col. 434 et ss) et la lettre du même à frère Barthélemy, chartreux (t. I, col. 59), avec la réplique de Jean de Scoonhoven (t. I, col. 63). Gerson est sur cette question du retour à l'unité divine du même avis que Bossuet reprendra dans : Ins-

Digitized by Google

parfois à bon droit, de toutes manifestations trop extérieures du sentiment religieux. Il écrit pour des chrétiens qui vivent dans le monde et, donc comme fera Saint-François de Sales, ne s'inspire pas pour leur parler des règles données aux religieux.

On peut être surpris qu'il ne cite pas plus souvent l'Evangile. Plusieurs fois, il aurait eu l'occasion de rappeler les paraboles qui visent à établir la puissance de la prière, celle de la veuve et le juge inique, par exemple. Mais, sans doute, tel n'était pas son dessein de faire connaître le Nouveau Testament. Son œuvre n'en est pas moins tout évangélique, par la charité qui y règne. Elle est, en même temps, « paulinienne ». Gerson, qui ne cite guère de paroles textuelles dans ces opuscules, y répète cependant, bien souvent, « Dit l'Appostre ». Il ne désigne pas autrement quelquefois l'Apôtre des Gentils, dont il invoque le témoignage, surtout sur la vertu d'humilité (1). A l'Ancien Testament, qu'il connaît si bien et qu'il commente abondamment dans d'autres œuvres, ici encore il n'emprunte que peu de figures et aucune citation (2).

truction sur les états d'oraison (livre I, ch. I et V). Voir sur ce sujet: Auger : « Etude sur les mystiques des Pays-Bas au Moyen-Age ». (Mémoires de l'Académie de Belgique, Bruxelles, 1892.)

Sur St Vincent Ferrier : Cf. la thèse du Père Gorse : « St Vincent Ferrier ». (Paris, 1923.)

(1) Il cite surtout la première Epître aux Corinthiens et l'Epître aux Romains.

(2) Je n'étudie pas ici les sources profanes de Gerson. Il cite des anecdotes empruntées à Valère Maxime et montre qu'il connaît les Métamorphoses d'Ovide, aussi bien que les œuvres d'Aristote. La question de l'humanisme de Gerson vaudrait d'être traitée. Elle a été signalée par M. Ant. Thomas, dans sa thèse latine : « De Johanne de Monstoriolo ». (Paris, 1882.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE III

La Doctrine de Gerson sur la Prière

Profit et excellence de la vie de prière. Solitude et silence. La prière et le désir. L'intercession. La grâce. Contemplation et union mystique. Extase psychologique.

Il faut réunir les deux traités de la *Montaigne de Contemplacion* et de la *Mendicité Spirituelle* pour comprendre ce qu'était, au regard de Gerson, la vie de prière, ce qu'il souhaitait qu'elle fût pour ses sœurs en particulier et pour les chrétiens fervents en général. Il a traité, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de ces opuscules :

a) Du profit et de l'excellence de la vie de prière;

b) Des conditions psychologiques de la prière : solitude et silence;

c) Du désir, dans la prière, et il identifie l'un et l'autre sans hésitation;

d) De l'intercession, soit entre les membres de l'Eglise militante et souffrante, soit grâce aux bienheureux, anges et saints, dans le ciel;

e) Enfin, de la contemplation et de l'union mysti-

Digitized by Google

que, encore qu'il s'interdise de pousser loin la discussion de ces sujets.

La doctrine de Gerson sur la prière n'est pas exprimée dans ces traités seuls. On peut en compléter la lecture par celle de la *Theologia Mystica,* dont la seconde partie, sur la mystique pratique et affective, est bien souvent une traduction du traité de la Montaigne (1). Il convient aussi d'y ajouter les notes du sermon prononcé à Constance sur la prière et deux traités latins sur le même sujet qu'Ellies Dupin a reproduits, et dont l'un, incomplet, est surtout intéressant par le plan donné en introduction (2).

Vraisemblablement, ces divers écrits latins sont tous postérieurs aux deux traités français. Ils reproduisent la même doctrine. Parfois, ils y ajoutent ce qui est nécessaire aux clercs et non plus seulement aux simples gens, mais ils sont bien quand même l'expression de la même pensée. Ils concluent par la

(1) Theologia Mystica. Dupin, t. III, col. 361 et ss. Dans la première partie, Gerson se place au point de vue spéculatif et étudie l'âme rationnelle, avant de voir comment elle peut se mettre en rapport avec Dieu; mais, dans la deuxième, il répète le traité de la Montagne, dont il reprend même les exemples familiers.

(2) Dupin a réuni, dans le tome III de son édition, à la suite du *De vita spiritualis animæ,* ces différents traités (col. 263 et ss.). Le 1er « De Oratione et ejus valore » est adressé à l'un de ses frères. Il est intéressant de le rapprocher de ceux adressés à ses sœurs. Dès le début, Gerson cite Cicéron : « Scripsit Tullius acuratissime commentarium fratri suo... ». Du 2e traité, voici le plan : 1. De orationis quidditate. 2. De ejus continuitate. 3. De utilitate ejus. 4. De ejus dignitate. 5. De orationis contemplatione. 6. De ejus exauditione efficacia et virtute. 7. De irruptione cogitationum. 8. De vicissitudine consolationum. 9. De oratione pro mortuis. 10. De oratione adjuvante. 11. De orationis varietate seu affectione. 12. De sanctorum interpellatione. Gerson n'a traité, ou plutôt, on n'a retrouvé que les 3 premiers points (col. 265-269). La doctrine est identique à celle de la Mendicité. La prière est ainsi définie : « Oratio est elevatio mentis in Deum per pium et humilem affectum qui duplici alia: una timoris... alia spei... ».

Digitized by Google

même définition de la prière, affection ramenée « *finablement à Dieu* ».

PROFIT ET EXCELLENCE. — Gerson traite du profit et de l'excellence de la vie contemplative, dans le premier traité, aux chapitres suivants :

XXIV : *Cy commence la disputacion comment la vie contemplative est prouffitable et premièrement à soy.*

XXV : *Du prouffit que fait la personne contemplative à autruy.*

XXVI : *N'est point orgueil tendre à vie contemplative, par exemple gros.*

XXVII : *De l'excellence des contemplatifs sus les autres.*

On objecte, dit Gerson, trois motifs pour détourner de la vie de prière :

1° Les contemplatifs « *ne prouffitent que a eulx* ».

2° Ils veulent s'élever trop haut dans les voies spirituelles.

3° On en voit plusieurs « *estre deceuz et devenir mélencolieux ou fols* ».

Il répond à ces trois raisons : « *se raisons deussent estre dictes, briefvement et grossement.* » (Ch. XXV.)

1° Les contemplatifs ne profitent qu'à eux. Il faut dire : Ils profitent d'abord à eux, « *premièrement à soy et ensuite à autruy* ».

« *Une personne de vie contemplative prouffite à lui propre plus grandement et divinement et plaît plus à Dieu que par vie active. Et c'est assez car il n'est riens, après Dieu, que je doive tant amer com-*

Digitized by Google

me moy mesmes, non mie tout le demourant du monde. » (Ch. XXVI.)

Ils profitent à autrui par le bon exemple, « *par oroisons devotes pour touts les aultres* ». Dieu accorde aux prières la conversion des pécheurs et même des grâces temporelles, « *comme une paix des reaumes* ». Et cette grâce obtiennent, « *empètrent plus touts les contemplatifs que les actifs.* » (Chap. XXVI.)

2° Les contemplatifs veulent s'élever trop haut dans les voies spirituelles. Gerson répond : « *N'est point orgueil tendre à vie contemplative quand on y est appelé, par especial, gens d'esglise et religieux, qui à ce ont leur vie tout ordonné doivent à ceste vie se donner plus que à aultre chose. Les clers aussy.* » Car, « *de mesme qu'un serviteur subalterne, dans sa cuisine, auquel le roy donna telle grâce de le voloir faire son chambrelan, se ledit serviteur refuse, ... tel soit à blasmer, pareillement, la personne qui pourroit servir Dieu en hault estat seroit à blasmer s'elle se voloit occuper en moindre, et ne seroit mie humilité, mais faintise de cuer et delasceté.* » (Ch. XXVII.)

3° Quant à la tierce raison, qu'on voit des contemplatifs « *estre deceuz ou devenir melencolieux ou fols, je dy que en la voie active, sont aussy plusieurs deceuz, car tous n'ont mie la discrecion qui est requise. Aussi touts les contemplatifs n'ont mie le don de grâce de vivre en contemplacion, par aucunes causes que j'ay assigné par avant.* » (Ch. XXVIII.)

En soi, la vie contemplative est au dessus de la

Digitized by Google

vie active, l'activité de prière au dessus de toute autre activité, car « *en lieu des occupacions que les mondains ont sur terre et en tres estroit lieu et petite chose, les contemplatifs se occupent de plus grande place et grande besongne que n'est tout ce monde, c'est à dire de Dieu. Ceulx qui sont expers savent que je veuil dire. Et est certain que la vie des créatures est plus en ouvrage d'entendement que ailleurs : c'est en pensée raisonnable et en dilection volontaire. Vivent vraiement presque seulement ceulx qui se nourrissent en contemplacion de telle viande et breuvaige, non mie ceulx qui ne savent leur âme, ne leur vie, non plus que bestes.* » (Mont., ch. XXVIII.)

De même, Aristote avait dit que la félicité de l'homme, animal raisonnable, gît dans cet acte de la contemplation, qui est son acte propre. (Mont., ch. V.)

Mais, si persuadé qu'il soit de la valeur de cet acte, Gerson ne méprise pas, nous l'avons vu, l'activité d'un autre ordre. Pour lui, le rôle de Marie est plus élevé, c'est vrai, que celui de Marthe; cependant, à le lire de près, on comprend que ses préférences vont aux âmes qui savent unir, dans un bel équilibre, l'action de Marthe à la contemplation de Marie (1).

« Solitude et Silence » forment le second degré de la Montagne de Contemplation parce que le travail et la pénitence du premier degré ne les requièrent

(1) Le personnage de Peregrinus, dans son « De Consolatione Theologiæ », qui disserte avec Volucer et Monacus et qui, vraisemblablement le représente, est indiqué: « homo contemplationis et activus ».

Digitized by Google

pas et que, au troisième degré, l'âme contemplative se tient tout naturellement loin des bruits du monde. Mais, solitude et silence forment l'atmosphère dans laquelle doit s'élever toute prière. Il ne peut y avoir communication avec Dieu dans le tumulte des affaires du siècle. La voix intérieure n'est entendue que lorsque les autres voix se taisent (1). Les fondateurs d'Ordres contemplatifs l'ont tous compris. Ils ont placé leurs « religions » dans la solitude et ont fait du silence un point, — peut-être le plus important, — de leurs règles. Gerson a le mérite, tant dans sa *Theologia Mystica* que dans le *Livre de la Montaigne*, de mettre en relief la nécessité de la solitude et du silence et d'exposer clairement ce qu'il faut entendre par là. Il a le mérite, surtout, d'avoir le premier enseigné aux « *gens du monde* », à ceux qui ne sont pas enfermés dans les cloîtres, comment ils peuvent, eux aussi, se retirer parfois du monde pour prier.

« *Selon divers estats et condicions*, dit-il, *on puet trouver son lieu secret pour estre en paix et en silence.* » (Mont., ch. XXII.)

Il y a « *deux manières* » de silence et de solitude; l'une intérieure, seule nécessaire, l'autre extérieure, mais qui est souvent la condition « sine qua non » de la première.

« *Vray est que le principal secret et le silence doivent estre dedans l'âme, plus que dehors...* » Mais, « *à avoir le secours de la silence de l'âme par dedans prouffite quérir secret et silence par dehors, au moins*

(1) Sur le silence et la solitude nécessaires à l'âme qui veut prier, voir l'important chapitre I de la thèse de M. Segond sur la prière : « **Le recueillement** ».

Digitized by Google

quant au commencement et quant à ceulx qui n'ont point d'usaige de savoir eulx retraire dedans eulx mesmes quant ils ont compaignie par dehors, qui est très forte chose et de grant perfection. » (Mont., ch. XXII.)

Mais, si l'on demande à Gerson comment se procurer ce lieu secret matériel, il répond : « *Comme il vous plaira.* » « *A aucun plaisent mieulx les lieux secrets,* — il veut dire les cellules closes, — *à aultres souffisent les secrez des champs, aux aultres les lieux secrés des esglises ou de leur hostel ... à cause de cette diversité, on ne puet donner règle générale, à savoir quel est le meilleur pour quérir son secret.* » Et, comme il parle à des séculiers, il insiste sur le devoir de ne pas se singulariser, ni manquer aux obligations d'état. Il ajoute un tout petit chapitre : « *Comment on puet ordonner son corps en voulant contempler et des empeschemens que ont aucuns...* » Là aussi, il s'agit de convenances personnelles et de tempéraments. Déjà Guillaume d'Auvergne le disait.

Ce silence intérieur, d'après Gerson, ne se fait pas sans lutte. Il faut voir, sur ce point, ce que rapporte le traité de la Montaigne sur Agnès d'Auxerre.

« *Si se mist desoubz ung arbre, en ung jardin, en lieu secret. Si se mist à la guise où il cuida mieulx penser à son âme et plus longuement. Lors se tourna à requérir ung saint après l'autre... Vray est que plusieurs empeschemens la dicte personne sentoit, par espécial des aultres pensées et fantaisies. Mais, elle se constraint, par forte persévérance, soy tenir*

Digitized by Google

en ceste place et ne se partist ou mouvoit jusques à tant qu'elle sentit en soy ce qu'elle quéroit et que du tout fust arrestée à ceste prière et non à aultre chose... Et, par plusieurs journées, continua ceste manière, et estoit bien deux ou trois heures ou quatre, avant qu'elle eut ce qu'elle demandoit, c'est assavoir, union et recordations de ses cogitacions en une seulle... » Elle était, dit Gerson, « *en continuelle bataille contre ses pensées.* » (Mont., ch. XXXVII.)

Plus loin, il revient sur ces « *distractions* », cette difficulté de mettre les pensées « *à unité* ». Pour lui, la bataille contre les pensées est déjà une prière, une prière douloureuse. Il y faut de la persévérance, de la volonté. Il ne se dissimule pas qu'il y faut aussi du temps matériel.

« *Vray est que qui veult faire à l'exemple de ceste personne devant citée, il faut qu'elle ait moult grant espace de temps, sans estre chargée d'autres occupacions, pour elle ou pour autruy, et qu'elle se contraigne à demourer en ung lieu long temps, quelconque dévocion ou non qu'il lui doye advenir, et toutes foiz face son devoir en l'acoustumer.* » (Mont., ch. XLI.)

Mais, si le combat pour le silence, la demande de la grâce du silence est pour Gerson une prière, il ne semble pas que le silence lui-même soit une prière. Du moins, n'accorde-t-il pas à cette prière une grande attention. Peut-être si on le pressait bien, il avouerait qu'il n'y attache pas une grande valeur. En tout cas, nul n'est plus loin que lui du quiétisme. Non seulement il estime fort la lutte pour obtenir

Digitized by Google

le silence des créatures, mais il redoute le silence matériel, ce qu'il appelle la première manière de silence et de solitude, pour ceux qui ne sont pas très avancés dans la vertu. La solitude a des dangers sur lesquels il insiste plus que sur ses avantages. Il ne s'adresse pas, comme Marc Aurèle, à des stoïciens, habiles à se commander à eux-mêmes :

« *Tu peux, à l'heure que tu veux, te retirer en toi-même. Nulle retraite... n'est plus tranquille, ni moins troublée pour l'homme que celle qu'il trouve en son âme.* » (Pensées, I, IV, 3.)

Gerson juge, au contraire, que c'est forte chose et pénible, à moins d'y être « *bien usagié* », de gagner cette retraite. De plus, il ne croit pas que l'homme retiré en lui-même y trouve Dieu. Il ne dit pas, comme plus tard Madame Guyon :

« *L'âme n'a qu'une seule chose à faire pour trouver Dieu, qui est de s'enfermer en elle-même. Si tôt qu'elle ferme les yeux, elle se trouve prise et mise en oraison.* » (Moyen court, ch. XIII, p. 27.)

Ni même comme Bossuet :

« *Soyons donc recueillis et intérieurs, puisque c'est en dedans que parle notre docteur.* » (Méditations sur l'Evangile, p. 334.)

Ni comme sainte Thérèse :

« *Je faisais tous mes efforts pour chercher Jésus-Christ présent en moi.* » (Vie, ch. IV.)

« *Cachée en elle-même, l'âme peut penser à la Passion, se représenter le Fils de Dieu et l'offrir au Père, sans avoir besoin de se fatiguer l'esprit pour*

Digitized by Google

aller le chercher au Calvaire, au Jardin ou à la Colonne. » (Chemin de Perfection, ch. XXVIII.)

Pour Gerson, il n'en est pas ainsi. L'âme doit faire effort pour obtenir le silence, réunir ses affections dispersées en une seule : le désir des biens divins et ce désir l'adresser à Dieu, en « *paradis* », car saint Désir s'envole de l'âme pour aller trouver Dieu.

Prière et Désir. — Gerson identifie prière et désir: « *Bien et fort désirer, c'est fort prier.* » En sept courts chapitres du « *Secret parlement de l'homme à son âme* », il expose sa doctrine sur ce point. C'est l'homme qui enseigne à l'âme à demander l'aumône spirituelle par saint désir. Il la conjure de ne pas désespérer, malgré sa misère, car, dit-il, « *je te montreray un lieu plein de charité et de miséricorde où tous povres sont secourus qui là vont demander : c'est l'église de paradis.* » (Mendic., ch. III.)

Et si l'âme demande comment elle « *montera en hault* ». « *Je te respons,* dit l'homme, *que saint désir t'y porte, car Dieu te jugera estre en son saint désir et le tien fera.* » (Mendic., ch. III.)

Mais, l'âme réplique: « *Homme, se ainsi est comme tu me dis, à désirer ne tiendra jà, combien que je désire souvent moult de choses que je ne reçoy mie. Et se je parle en désirant, si ne trouvé-je qui me responde et trop peu souvent, et néant moins ne m'aperçois que secourue je soye.* » (Mendic., IV.)

A quoi, l'homme, porte-parole de Gerson, oppose les « *trois causes pourquoy l'âme n'est mie tousjours essauciée :*

Digitized by Google

1° *Ou parce que ce désir n'est mie fait de chose convenable à ton salut;*

2° *Ou pour ce que tu as aultre mauvais désir plus fort qui est contraire à ton saint désir;*

3° *Ou parce que celui,* — ce bon désir, — *trop tost se part et n'a point de persévérance en sa demande.* » (Mendic., ch. V.)

L'âme avoue qu'elle ne sait ce qui lui est bon ou mauvais, qu'elle est pleine de « *vains désirs mondains* », qu'elle n'a point de persévérance. Alors, « *l'homme apprend à l'âme comment elle demandera* » ... « *le plaisir de Dieu et faire ce qu'il te commande* ». (Mendic., ch. VII.)

Mais, s'il s'agit seulement de cet acte de soumission à la volonté divine, de cette union à la volonté divine, il ne s'agit plus de demande, de désir qui sera réalisé.

« *Homme, il me donne grant merveille, comment tu veulx que je demande par saint Désir que la volonté de Dieu soit faite, quant autre ne puet estre, vueille ou non.* » (Mendic., ch. VIII.)

De plus, outre l'immutabilité divine, la prescience divine s'oppose aussi à l'efficacité de la prière. Enfin, sa connaissance des pensées humaines la rend inutile.

« *L'homme respont à ce par trois vérités.* »

1° Il faut s'unir à la volonté divine, en souhaiter l'accomplissement: « *Adveniat regnum tuum* », parce que l'homme est créé pour cette fin, la gloire de Dieu, et que sa prière en est un élément.

2° Il faut demander à Dieu ce qui doit concourir

Digitized by Google

à notre salut, parce qu'il a réglé ainsi l'économie de ce salut.

3° Dieu est immuable, en effet, mais nous sommes muables. Nous ne lui demandons pas de se changer, mais de nous changer. Nous changés, Dieu, sans changer de volonté, changera d'attitude à notre égard. (Mendic., ch. IX.)

« *Il est dur aux durs et doulx aux doulx, bon aux bons et cruel aux mauvais. Et tel que son désir sera, tel le trouveras-tu, non mie pour sa mutabilité, mais pour la tienne.* » (Mendic., ch. IX.)

Plus loin et plus longuement, Gerson revient sur le désir. L'âme ayant compris cette puissance merveilleuse de son désir, s'inquiète « *du lieu à demander* ». Et l'homme « *respont que saint désir puet aller partout... car désir est donné à toy en semblance d'un cheval voulant, comme les pouètes faindent que Pegasus estoit. Et sont les deux esles paour et espèrence. Ou il est comme ung char de feu semblant à celui qui porta Elie en paradis terrestre. Et sont les quatre roues les quatre vertus cardinaulx. Les chevaulx qui le tirent sont les trois vertus théologiques. Le charretier est discrécion. Ici, pourroit estre belle matière que je passe.* » (Mendic., ch. XVII.)

Ce doit être à regret que Gerson passe cette « *belle matière* ». Il s'arrête parce qu'il ne croit pas intéressantes pour les simples gens à qui il s'adresse ces similitudes prises chez Ovide ou même dans la Bible. Mais, pour lui, il se laisserait volontiers emporter, on le sent, par ce Pegasus, dont parlent les poètes.

Digitized by Google

Il renonce à ce plaisir poétique pour traiter du retard dans l'exaucement du désir.

« *Saint désir puet aller partout. Saint désir est tousjours exaucé.* » « *Mais, le désir, même conforme à la volonté divine, peut n'être pas exaucé.* » « *C'est pourquoi l'homme baille plusieurs causes pour lesquelles Dieu fait attendre l'âme pour lui bailler sa demande.* » (Mendic., ch. XXV.)

Ici, Gerson reprend les comparaisons que lui inspire tout naturellement l'état de mendicité assigné à l'âme humaine. « *C'est pour toy mieulx apprendre le mestier de mendier et de demender.* » Dieu veut savoir s'il a affaire à « *ung vrai povre sans faintise* ». Mais, Dieu n'est pas seulement le riche qui fait l'aumône, il est encore le père, ou mieux, il a la tendresse de la mère. La mère souffre que son enfant « *crie et braie aprèes elle quant il l'a perdue...* et *c'est affin que il se garde de la perdre une aultre foiz et que plus soigneusement il soit devers elle... Pareillement pense de Dieu.* » (Mendic., ch. XXV.)

Les méchants ne voient pas exaucer leurs bons désirs, ni non plus les ingrats, ni ceux qui demandent de bouche les biens spirituels et ont le cœur pris par les biens de la terre :

« *Si a la main tournée à Dieu pour recevoir et le visaige tourné au monde qui n'est mie chose apartenant ou condigne à ung mendiant qui veult avoir aumosne de grâce.* » (Mendic., ch. XXVII.)

Il y a encore ceux qui dilapident les biens reçus. Dieu leur refuse ses dons, comme le père « *ne devroit mie donner cent livres à son povre fils pour mar-*

Digitized by Google

chander s'il n'en scavoit bien employer cent deniers par avant. » (Mendic., ch. XXVII.)

On le voit, sur la question du désir, on pourrait ramener la doctrine de Gerson à celle qu'exprimera Fénelon :

« *On ne prie qu'autant qu'on désire et on ne désire qu'autant qu'on aime.* » (Maximes des Saints, art. XIX.)

La conclusion de Fénelon est celle de Gerson : prier c'est donc désirer.

Cependant, à regarder de plus près les deux doctrines, on saisit des différences profondes, et sur la question même du désir. Gerson qui fait, comme Fénélon, de la prière une affection, ne se contente pas de l'affection. Il exige une action concomitante à l'affection. La prière est pour lui une affection ramenée « *finablement à Dieu* ». C'est dans cet acte de volonté pour ramener à Dieu qu'est la différence. Et, dans les conditions de l'exaucement du désir, sur quoi insiste Gerson ? Sur l'état moral, sur l'état volontaire de l'homme digne ou non des grâces divines, selon que ses actes sont méritoires. Gerson ne sépare pas la vie de prière de la vie morale. L'efficacité de la prière est liée pour lui à la ferveur du désir, mais aussi à la vertu de celui qui désire, et très particulièrement à la vertu d'humilité. Ses deux traités sur la prière sont en même temps des traités sur l'humilité. Le second, par son titre même, par toutes ses lignes, est une invite à s'humilier. Mais le premier, déjà, insiste beaucoup plus sur l'humilité que sur l'amour. Il y a même, dans cette insistance, com-

Digitized by Google

me une préoccupation scrupuleuse d'arrêter l'âme bonnement confiante dans son Seigneur. Ce n'était pas, sans doute, le dessein de Gerson de montrer Dieu entouré d'une cour nombreuse d'esprits bienheureux qu'il faut humblement solliciter avant d'arriver jusqu'à lui. C'est bien pourtant l'image qu'il suggère et même qu'il emploie parfois, dans la Mendicité, en parlant de l'intercession. Il ne faudrait pas conclure de cette image que le désir intérieur de l'âme ne soit connu de Dieu et exaucé par lui, sans intermédiaire, bien que Gerson ait parlé assez longuement des intercesseurs.

La prière d'intercession. — Déjà, dans la *Montaigne de Contemplacion,* Gerson parle de l'intercession dans la prière. Les contemplatifs, dit-il, ne profitent pas seulement à eux-mêmes, mais à ceux pour lesquels ils prient : c'est l'intercession des vivants les uns pour les autres, des pauvres pour d'autres pauvres. D'autre part, notre prière serait bien peu puissante, venant des pécheurs que nous sommes, si elle ne s'appuyait sur les mérites de Jésus-Christ et de ses saints.

« *Saint Bernart récite de lui mesme,* dit-il, *que, au commencement de sa conversion, il dit que besoing avoit de bonnes œuvres et de mérites trop plus qu'il ne povoit avoir de soy. Si s'avisa qu'il feroit tant qu'il auroit les mérites Jhésu-Crist.* » (Mont., ch. XXXVI.)

C'est l'intercession des riches en faveur des pauvres.

Dans le *Livre de Mendicité,* Gerson développe cette idée. Il y consacre plusieurs des chapitres de la

Digitized by Google

première partie : Colloque de l'homme avec son âme. (Mendicité, ch. XXX, XXXI, XXXII et suiv.)

Il compose, pour la seconde partie, des prières à Jésus-Christ médiateur, à la Vierge, aux saints et aux anges. (Mendicité, 2e partie : « *Oroyson à son angele et à tous les autres par son moyen* »; « *Ci parle l'âme comme s'elle fust en paradis menée* »; « *Oroyson à tous les sains ensemble* »; « *Oroyson pour les aultres vifs et morts sur se mot :* Orate pro cos ut salvemini. »)

Evidemment, Gerson suit, sur la communion des saints, la doctrine traditionnelle de l'Eglise. Mais, je le répète, c'est par humilité qu'il y insiste. L'âme portée par Saint Désir, s'élance jusque dans l'église de Paradis. « *C'est là que sont les grants aumosniers, parce que là sont les meilleurs intercesseurs.* » Et, quand l'âme demande à l'homme s'il faut solliciter l'aumône de quelque autre, ou « *s'il souffist d'aler à Dieu, sans aultre moyen, puis que de lui vient tout, l'omme y respont :*

« *Si te conseille que tu preigne moyen aux sains et que te retournes aux sains et sainctes pour faire ton pourchaz et queste, car ainsi le requiert humilité, ainsi le veult Dieu, pour honnourer les sains. Prens toy garde comment, à la cour du roy, il n'yra mie de plain sault au roy, ains tourneras envers ung de sa court, et aucunes foiz, à ung des plus petiz, comme au portier...* » (Mendic., ch. XXXI.)

On voit que Gerson est loin de la doctrine de Luther :

« *Mais, qu'il faille invoquer les saints et implorer*

Digitized by Google

leurs secours, c'est ce qu'on ne peut point démontrer par l'Ecriture, car il n'y a qu'un seul et unique Rédempteur, un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ. » (Confession d'Ausbourg, art. 21.)

Dès 1517, Luther attaquait le culte des saints :

« *Chaque métier a son saint particulier : les orfèvres ont saint Eloi* », etc...

Gerson écrit : « *Si pourras, selon ta dévocion à quelconque saint, te tourner plus en espécial, selon le besoing que tu as, et les grâces que tu cognois avoir esté en ce saint que tu requiers et auquel tu te donnes, comme à ung propre protecteur et deffendeur, non mie que tu laisses les aultres à requérir.* » (Mendicité, première partie, chap. XXXI.)

Et il écrit de longues suppliques aux saints. Et, par ailleurs, il prêche de fort beaux sermons sur saint Louis, sur tous les saints, il s'efforce de rendre plus liturgique le culte de saint Joseph et de l'ange gardien (1). Pour lui, comme pour tous ses contemporains, les trois Eglises du ciel, de la terre et du purgatoire sont en constante et intime communication. On représentait alors, pour jouer la Passion, ou quelque autre mystère, Dieu le Père et ses anges dans la partie la plus élevée du théâtre, mais assez proches de ces pauvres humains qui ont perpétuellement besoin de leurs secours. On voyait au dessous le limbe des patriarches et aussi l'entrée de l'enfer, d'où les démons sortaient pour la perte des âmes.

(1) Sur St Joseph, Gerson écrit un poème latin, le Josephina, que Saint-Marc Girardin analyse et apprécie, dans la *Revue des Deux Mondes* (1849, pp. 638-646).

Digitized by Google

Le traité de la Mendicité, fait pour les spectateurs des premières Passions, nous remet dans cette atmosphère de foi simple et confiante. Gerson s'adresse tour à tour aux saints, aux anges, à Notre-Dame et les appelle à l'aide quand les démons viennent troubler son oraison :

« *Départez-vous, faulx ennemis de moy, départez-vous et vous taisiez! Dictes-vous que pour néant j'ay confiance ès sains et sainctes et que je suis réprouvée de Dieu et jugée en dampnacion, et que les sains, puisqu'ilz scevent ceci et la volonté de Dieu estre telle, de moy, riens ne leur chault et sont sours à mes pensées ? O mensongers desloyaulx, qui vous avroit ceci fait savoir ? Certain est que vous estes telz et baillez à dempnacion, mais de moy, il n'est pas ainsi.* » (Mendicité, 2e partie : « *Oroyson à tous les sains ensemble* ».)

Autant que sur l'intercession des riches en faveur des pauvres, Gerson insiste sur l'intercession des pauvres pour les autres pauvres, sur la prière pour les vivants et les morts.

« *L'âme demande se on doit prier pour les vivants. L'omme respont oy. — Ame, Dieu aime charité et union et il comende que les uns prient pour les aultres. Et advient que ung est essaucié pour un autre qui ne le seroit mie pour lui pour ce que l'autre est en charité qui le requiert prier pour lui, et celui qui en prie est en péché et hors de grâce. Mesmement, dois-tu vouloir que les petiz enfans presentent ta prière à Dieu. Prenons que ilz ne saichent que ilz dient en disant leur pater-nostre a ta requeste, car*

Digitized by Google

puis que ilz sont baptisez, ils sont filz de Dieu et en sa grâce. Et tu vois que se le filz d'un roy qui n'aura enquores mie aage d'entendement présente à son père une supplique pour aucun malfaicteur, le roy lui octroyera ce qu'il ne feroit si le malfaicteur pour lui la presentoit, combien que l'enfant ne saiche a quoy se monte. Et j'ay connu la personne qui, par ceste consideracion faisoit dire aux enfans leur paternostre pour soy. » (Mendic., ch. XXXIII.)

J'ai cité tout au long ce que dit ici Gerson de la prière des petits enfants, intercesseurs innocents, parce que « *la personne qui leur faisoit dire la paternostre pour soy* » est, bien sûr, le chancelier lui-même. Tous ses biographes rapportent qu'à la fin de sa vie, il se consacra à instruire les enfants d'un quartier pauvre de Lyon. Il écrivit alors un petit traité sur cet enseignement que trop de clercs trouvaient peu glorieux, qu'ils négligaient ou auquel ils n'apportaient pas les dispositions de douceur et de zèle chrétien qui conviennent. Dans ce traité, « *De parvulis trahendis ad Christum* » (1), il reprend l'idée que nous venons de trouver sous sa plume : « *Nous échangerons nos biens spirituels,* dit-il aux enfants, *car de vos biens temporels, je ne veux nullement. Je vous donnerai l'instruction, vous me le rendrez en prières; ou plutôt, nous prierons les uns*

(1) Il en existe plusieurs traductions françaises :
« *De l'éducation morale et religieuse des enfants* », trad. du traité *De parvulis...*, etc., précédée d'une vie de Gerson et suivie de sentences extraites de ses ouvrages, publiée par Armand Hennequin (Douai, 1838).
Traduction par M. de Baudry, sulpicien (Lyon, 1840). Traduction par Tridon (Paris, 1854).

Digitized by Google

pour les autres afin d'être sauvés. » Et il leur enseignait, rapporte-t-on, cette prière : « *O Dieu, notre Créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur, Jehan Gerson.* »

En traitant de la prière d'intercession, Gerson rappelle, comme il est naturel, l'allégorie des mendiants. Certains prient, quêtent plus volontiers pour les autres que pour eux-mêmes. Certains sont mieux accueillis s'ils ne demandent pas pour eux. On donne à la prière de certains ce qu'on ne donnerait pas aux malheureux directement.

Il faut que les chrétiens prient les uns pour les autres, en une grande communion de charité. « *Si apparoit bien de rechef que prier pour ceulx du purgatoire prouffite,* répète Gerson, après avoir déjà touché ce sujet, *mais pour les pécheurs, pour ceulx qui ne sont pas en grâce, il faut prier.* » Car « *ou péchié est plus grief, est donné plus grande habundance de grâce.* » (Mendic., ch. XXXIV.)

NÉCESSITÉ DE LA GRACE. COOPÉRATION DE LA GRACE ET DE LA VOLONTÉ. — Comme tout théologien catholique, Gerson sous-entend continuellement l'aide de la grâce pour les actes humains de l'ordre surnaturel. Il suit saint Augustin, qui n'a certes pas poussé aussi loin que Luther et que Jansénius l'impuissance de la nature déchue. Il fait dire par Dieu à l'homme : « *Je t'ai créé sans toi, mais je ne te sauverai pas sans toi.* » Et, précisément, pour l'évêque d'Hippone, la part de l'homme, dans l'œuvre de son salut, c'est le cri vers Dieu pour en obtenir la grâce. Dans ces

Digitized by Google

deux opuscules, où il insiste tant sur la pauvreté de l'âme, où il n'indique pas d'autre moyen pour obtenir la grâce, les richesses spirituelles, que la mendicité, Gerson est parfaitement augustinien.

Mais, la grâce nécessaire pour l'acte même de la prière doit donc devancer la prière. Ici, se pose la fameuse question de Joseph de Maistre : Si la prière est désir, appétit qui a sa source dans l'amour, « *l'homme ne peut donc prier avant que cet amour arrive a lui-meme; autrement, il faudrait que le désir precédat le désir, ce qui me parait un peu difficile.* » (J. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg, VI^e Entretien sur la priere.*) Pour de Maistre, la prière est volontaire et l'homme peut résister au désir et agir contre son désir. C'était l'avis de Gerson (1). La prière est une affection, un désir, ramené à Dieu. A l'origine de l'acte de prier, il ne veut voir, du moins il ne considère explicitement, dans ces traités, que la part de la volonté humaine. Mais, dès que la prière s'élève, et déjà pour s'élever, il marque qu'il faut le secours divin. La définition qu'il donne de la prière, dans son traité inachevé « *De Oratio* », nous dit qu'elle s'élève sur deux ailes : l'une est la crainte à cause de la misère humaine, l'autre est l'espoir à cause de la libéralité de Dieu (2). Cette libéralité inscrit la grâce. Mais, ce n'est pas là qu'il faut chercher l'affirmation la plus ample de la nécessité de la grâce pour Gerson, c'est dans le traité de

(1) Avec des nuances, Gerson tient compte de toutes les facultés humaines. De Maistre ne connaît que la volonté et l'entendement.
(2) Voir cette définition ci-dessus, en note, p. 70.

Digitized by Google

la Montagne, aux chapitres où l'auteur a particulièrement traité de cette matière. Dans ce traité, nous savons qu'il définit non seulement l'oraison commune, mais la contemplation. Dès le début, en marquant l'appel de Dieu à la vie de prière fait à des âmes simples qu'aucune étude préparatoire n'y amène, il traite en un sens de la nécessité de grâce. Mais, le vingt-huitième chapitre du même opuscule est tout entier sur ce sujet. Dieu seul peut « *lever l'âme en hault, mectre en vie, réduire en simplesse, soy dspechier de ceste mer tempestueuse, ... Certes, vray est Dieu, principalement la vertu de pure grâce, qui appaise le mouvement de ceste grant mer qui est dedans nous seubzlevée.* » (Montaigne, ch. XXVIII.)

Dans le chapitre XI, « *Quelle peine c'est de oster ceste amour mondaine* », il avait déjà conclu :

« *Si est nécessaire que nostre sauveur, Jhesu-Crist, actire à soy celle qui doit estre s'amie, à laquelle il veult apprendre l'art de bonne amour. Et ceste atraction fait de diverses manières, maintenant, par inspiracions, et mouvemens secrés par dedans, sans aultre moyen, aucunes foiz par moyen d'enge,* » etc... (Mont., ch. XI.)

Remarquons que Gerson place toujours en regard la peine, le travail de l'homme, nécessaire mais insuffisante, et l'aide indispensable de Dieu. Aide indispensable, gratuite quelquefois, mais l'âme n'a pas à compter sur cette gratuité. Les deux traités, en tant qu'ils sont des guides pour l'âme qui veut prier, insistent beaucoup moins sur la grâce que sur la

Digitized by Google

volonté, sur la part de Dieu que sur la part de l'homme, dans l'acte de la prière.

« *En nom de Dieu,* — dit-il au vingtième chapitre, *sur le dur assault qu'éprouve l'âme au second degré de la montagne, — n'est riens que franche et bonne volunté ne puisse vaincre et surmonter, par diligence, labour et bonne espérance d'avoir mieulx ou temps à venir, selon les promesses et serment qu'elle oyt tant de la Saincte Ecripture, comme par ceulx qui ont passé ce pas et tout esprouvé le mal, et puis le bien.* »

Mais, pour Gerson, l'âme arrivée au sommet de la montagne ne s'y maintient pas par la pure grâce de Dieu. Il lui faut toujours travailler, toujours peiner pour se maintenir. Il compare aux saisons de l'année les saisons de l'âme :

« *Le premier estat est comparé à yver où il est presque adès froit et obscur. Le second, au printemps, auquel, par grant mutacion, est maintenant chault, et puis froit et couvert de nues, puis pluet, puis fait bel. Le tiers estat est semblable au chaud esté où il est presque continuellement clarté et chaleur, combien que à la foiz, il vient pluie et obscureté et aucunes foiz plus forte tempeste et plus horrible mutacion que en quelconques des aultres temps. Ainsi seuffrent à la foiz les parfaiz contemplatifs plus griefs temptacions que les aultres, ou pour les esprouver et purger et tenir en humilité, ou pour les perdre, selon le secret jugement de Dieu, pour leur orgueil et iniquité, à l'exemple de Lucifer, qui estoit bel et saige, et en contemplacion eslevé.* » (Mont., ch. XXXII.)

Digitized by Google

Nous sommes loin de la quiétude de l'âme qui possède Dieu et jouit en paix de l'union divine, dans les états supérieurs de la prière.

CONTEMPLATION ET UNION MYSTIQUE. — Parvenu au sommet de la montagne de contemplation, il semble que l'âme mystique devrait y rencontrer Dieu, s'unir à lui, qui est simple, en un acte simple. Cependant, d'après le traité de Gerson, le troisième degré de la montagne est encore ascensionnel et la contemplation ne paraît pas être pour lui une vision, une intuition de foi, puisqu'il parle « *d'aucunes manières de pensées que puet tenir l'omme en contemplacion.* »

« *Que on ne tiengne mie une maniere de pensées toudiz, mais tres diverce, selon les personnes, le lieu et le temps et la grâce de Dieu et la doctrine ou science.* » (Mont., ch. XXXV.)

Pour ne pas s'égarer, ni surtout égarer ceux qu'il conduit dans les sentiers de la mystique hétérodoxe, Gerson aborde à peine la question de l'union mystique. Il ne traite que de l'extase psychologique. Il parle de l'amour divin « *par semblance d'amour mondaine* ». On dirait qu'il a peur de se livrer, lui si proche habituellement de son lecteur.

« *Je diray auscunes condicions de la vie contemplative, parfaite, non mie souffisamment ou pour ce que je les cognoisse bien, mais j'en parleray, comme ung aveugle des couleurs, en recitant ce que les doctes en dient en leurs escrips... Et pour plus legierement comprndre icelle amour de Dieu d'ou vient la parfaicte vie contemplative, je vueil montrer par son contraire c'est assavoir par l'amour mondaine, en la*

Digitized by Google

personne qui en est profondement emprise. » (Mont., ch. XVIII.)

Sans doute, le commencement et la fin de la vie contemplative, pour Gerson, c'est l'amour de Dieu. Mais ce traité de la *Montaigne de Contemplacion* n'est pas un traité d'amour de Dieu. C'est un traité de la prière. Et la prière pour lui est essentiellement activité humaine. Il est loin du quiétisme. Ces deux traités sont faits pour exciter les âmes à un acte de volonté, celui de demander, de quéter, de supplier. Il insiste sur la nécessité de la persévérance, sur la constance de l'effort. Il ne dissimule pas que l'âme ne se maintient pas sur le sommet de la montagne sans toujours travailler, sans toujours peiner. Il y a des heures de ferveur facile. Ce ne sont pas les plus profitables. Il faut venir à la prière quand on n'a pas le goût de la prière. C'est alors que le besoin en est plus grand.

Il faut voir comment le traité de la Pauvreté spirituelle en assimilant l'âme à une pauvresse qui va péniblement « *de huis en huis* » rend sensible pour les simples cette nécessité du labeur spirituel. On pourrait presque dire que Gerson insiste trop sur la sévérité du combat que l'âme doit mener contre ses sens et ses puissances distrayantes pour prier et pas assez sur l'apaisement que procure le recueillement de l'oraison.

Nous avons déjà remarqué qu'il ne croit pas possible à une âme de demeurer paisiblement sur le sommet de la montagne, où elle vit d'amour. L'été de l'âme, la saison des parfaits contemplatifs, est celle

Digitized by Google

des violents orages, des tempêtes qui peuvent être fatales. Par ailleurs, Gerson écarte toute idée de noces spirituelles entre Dieu et l'âme. De cette insistance à arrêter certains élans des âmes mystiques, il est facile de découvrir les raisons. Le Chancelier eut plus d'une fois des rapports avec des soi-disant dévots ou dévotes, qui étaient des comédiens ou des malades (1). Il était habile à les distinguer des vrais contemplatifs, mais il redoutait les illusions d'une fausse mystique pour les âmes simples auxquelles il s'adressait. D'autre part, il jugeait que le mysticisme allemand, si spéculatif à son point de départ, tendait à identifier la volonté de l'amant de Dieu avec celle de Dieu même et, supprimant, pour les contemplatifs, toute possibilité de pécher, pouvait aboutir et même devait aboutir à un amoralisme ou même à un relâchement moral désastreux. Dans l'un de ses sermons, il critique les conceptions néoplatoniciennes exposées dans la célèbre « *Epistula ad fratres de monte Dei* », encore qu'il l'attribue à Saint Bernard. Ce que nous pourrions juger un peu rude dans son langage, un peu timoré sur la question de l'union à Dieu, dans la prière, s'explique par la lutte qu'il dut mener contre des tendances beaucoup plus platoniciennes que chrétiennes. Il ne nie pas, bien entendu, la possibilité de l'extase, autre que l'extase psychologique, mais c'est celle-là seule qu'il explique, en traitant « *quelle chose est élèvation de l'âme en unité et*

(1) Voir la lettre à son frère : De distinctione verarum visionum a falsis » (t. I, col. 37 à 43), où il cite de nombreux cas et les juge — et celle à Jean Morel, prieur de l'Abbaye de Saint-Rémy de Reims sur le livre des visions d'Ermine de Reims (t. I, col. 83 et ss.).

Digitized by Google

simplesse » (Montaigne, ch. XXX). Il cite les cas d'Archimédès et d'Achimonidès, non celui de Saint Paul (1). Ce n'est certes pas qu'il doute de la parole de l'Apôtre, c'est qu'il veut mettre ses lecteurs, ses lectrices, en garde contre les idées fausses et surtout les imaginations malsaines et, comme il s'adresse à des simples, contre des conceptions qui n'ont rien de philosophiques :

« *N'est mie à entendre, dit-il, que l'âme ysse hors du corps, selon sa substance, tant soit-elle en contemplacion ravie, au moins du commun cours. Mais, elle est dicte estre où tout son cuer est, et s'amour, comme dit un docteur, que l'âme est plus vrayment là où elle aime que là où elle anime, c'est à dire, là où elle donne vie au corps. Je dis doncques que ceste élévation de l'âme est hors du monde, et chose corporelle, jusques en elle mesmes, ou jusques aux anges, ou jusques à Dieu. Plus hault ne se fait que par une*

(1) « *On récite d'un philosophe, nommé Archimedes, qui estoit geometrien et divisoit faire engins soubtilz pour bataille ou assaillir citez, advint que la cité ou il demouroit fust prinse, Et avoit commandé le prince que on ne le tuast point. Ung, d'aventure, le trouva qui portroict en terre ses figures et lui demanda comment on le nommoit. Il estoit si fiché en faire ses figures qu'il ne sceust que dire, fors que on ne l'empeschoit mie. Pour quoy il fust occis. Vous veez comme forte estoit sa pensée que ne lui avoit laissié sentir la prinse de sa cité, ne cognoistre ses enemis. Ung autre philosophe, dit Carneades, oublioit souvent menger, quand il estoit a table. Et convenoit que sa chambriere lui traist la main à la viende afin que il ne mourust de faim. De quoy dit Valere, qui ce recite, qu'il vivoit seulement de l'ame et estoit avironné de son corps comme d'une chose estrange et non prouffitable. J'ay amené tieulx exemples pour declarez comment l'ame se puet oster des ymaginacions et cures non prouffitables pour soy eslever et monter a la chose plus saincte et convenable a se ramener a unité et simplesse et seulement penser a vivre à Dieu qui est son lieu, sa fin et son amour, combien que c'est trop plus fort a faire que n'est ès exemples dessus dictes, de tant que il fault avoir pensées espirituelles estranges et eslevées.* » (Montaigne, Ch. XXX.)

Digitized by Google

forte et saincte pensée, ou ceste amour ait si puissant vertus qu'elle face oublier et cesser toutes outres operacions de l'âme et toutes fantasies, comme feroit un parfaiz sommeil, ou au mains que se celles operacions ne cessent du tout, cestes ne puent corrompre, estaindre ou surmonter la pensée ou amour que j'ay dicte par sa vertueuse puissance. Et fault que l'âme du tout entende et s'occupe en icelle pensée et amour que j'ay dicte et d'aucune chose ne tiengne compte, et point ne les regarde senon pas avanture en passant, sans soy y arrester. Et que ceci se pourroit faire, experiance le nous monstre chacun jour en choses moindres et Aristote le dit que aucunes foiz une personne sera en si forte pensée d'aucune chose qu'elle ne verra mie a yeulz ouvers ce qui passera davant; et semblablement, on fera plusieurs choses que elle ne saura et point n'en delaissera sa pensée, comme s'elle dormist. Donc advient a la fin que on dit de celle personne, en proverbe commun, que il pense en ses amours. Estudians apercoivent souvent ceste maniere de ravissement en voulant faire aucune chose de subtilité. Aussi font paintres, comme je tiens, et autres de metiers soubtilz qui gisent en fortes ymaginacions. » (Mont., Ch. XXX.)

Et, plus loin, sur la connaissance directe et intuitive de Dieu par la contemplation :

« *Mais, ici, ne vous convient mie, est trop curieux de trop y arrester. Souffisiez-vous que vous cognoissiez Dieu en paradis. Et, quant à ce monde, doit souffire que vous créez en lui et que vous cognoissiez que*

Digitized by Google

c'est vostre créateur et rédempteur, et ainsi de celles vérités que la foy vous enseigne, sans que vous vueillez savoir quelle chose c'est en sa nature, par union clère. De quoy, je vous baille un enseignement, tel que donne Saint Denis, toutes foiz qu'en vostre contemplacion est pensée à Dieu, et vous savez quelle chose c'est que vous véez, et vous semble que c'est une chose, en quelconque manière pareille aux choses dictes, tenez de certain que vous ne véez mie Dieu par claire vision. Et pareillement dis-je des anges. Car Dieu n'est point grant corporèlement, ne blanc, ne rouge, ne cler, ne coulouri, que aussi ne sont les anges... Je ne dy mie que on ne puisse bien concevoir quelle chose c'est Dieu en nature humaine, car il a corps et est ferme, comme ung aultre homme, mais parle de Dieu en essence divine. » (Montaigne, ch. XLII) (1).

(1) C'est la doctrine reproduite aussi par Tauler : « *Comme le dit St. Denys, que tout s'en tienne à son néant, ne rien savoir, ne rien connaître, ne rien vouloir que le renoncement à soi même, ne chercher et ne vouloir rien pour soi, mais seulement tout posséder dans une pensée qui se perde en Dieu. Car Dieu n'est pas tout ce que tu peux nommer de lui. Il est toujours beaucoup au-dessus de ce qu'une intelligence peut concevoir : ni haut ni bas, ni comme ceci, ni comme cela, mais beaucoup au-dessus de toute conception déterminée.* » (Cité par Dom Huyben : *Vie Spirituelle*, mars 1927.) Ce n'est pas sur le sujet de l'inconnaissance que Gerson se sépare le plus des mystiques rhénans, c'est sur celui de l'union.

Digitized by Google

Digitized by Google

Conclusion

Si nous considérons ces deux opuscules comme un traité de Gerson sur la prière, nous y distinguons, dans la *Montaigne de Contemplacion,* l'invitation faite aux simples gens sans lettres, aux fidèles qui vivent hors des couvents, de s'adonner à la vie de prière, selon leur état et leurs facultés, à mener une vie dévote, grâce à laquelle ils opéreront leur salut ; dans la première partie de la *Mendicité spirituelle,* une discussion des obstacles que rencontre l'âme dévote dans l'apprentissage de cette vie intérieure, dans la seconde partie du même traité, des modèles d'oraison, au sens de la mystique moderne : méditations coupées de cris jetées vers Dieu.

Mais, que ce soit l'une ou l'autre de ces parties qu'on examine, on y trouvera le commentaire de la définition très large donnée par Gerson de la prière : « *Oraison est toute humble et dévote affection ramenée finablement à Dieu.* » La prière, pour lui, n'est pas un discours, « oratio », malgré la définition du terme latin, elle est moins un acte de la raison, surtout de la raison discursive, que de l'affectivité. Elle

Digitized by Google

est constante, selon le précepte évangélique : il faut toujours prier. Elle est l'état de l'âme dévote, qui prend soin de ramener à Dieu toutes ses affections, car les affections de cette âme sont pénétrées de mépris pour elle-même, en raison de son amour pour Dieu. Elle n'est pas un état pour le pécheur, mais le pécheur, dès lors qu'il prie vraiment, est humble et dévot et son désir de purification est déjà exaucé par l'acte même de sa prière. Il a ramené ses affections à Dieu. Il s'est converti.

Il y a donc, dans ces deux traités, une véritable introduction à la vie dévote, vie d'amour de Dieu et du prochain qui s'exprime par la contemplation et par l'action.

Cette définition que donne Gerson de la prière est la même pour tous les étages de sa montagne symbolique. Qu'il s'agisse du pécheur qui « *veut chasser orgueil de sa compaignie* » ou de l'âme habituée par une longue pratique à fréquenter les « *rues de la cité de paradis* », prier c'est toujours tourner volontairement son cœur vers Dieu. Gerson ne fait aucune différence entre les états supérieurs de la prière et les états inférieurs, je veux dire aucune différence de nature. Les uns et les autres requièrent la volonté de l'homme coopérant avec la grâce de Dieu. En un temps où plus d'un docteur dans la chrétienté, considérant les relations possibles entre l'homme et Dieu, perdait pied, si j'ose ainsi dire, Gerson prêche une dévotion qui tient compte de toutes les facultés humaines et même des conditions externes, en même temps que de la doctrine théologique. Sa sagesse, sa

Digitized by Google

clarté, sa discrétion annoncent Saint François de Sales et Bossuet. il est bien français.

Si, — ce que je n'ai pu faire dans ces deux chapitres, — on considère ces deux œuvres du point de vue littéraire, il faudra en dissocier l'étude, le traité de la Montagne ne se recommande pas par les mêmes qualités que celui de la Mendicité. Molland, dans la préface de l'Internelle Consolacion », a dit du premier :

« *Ce traité est écrit dans un style simple, clair, d'un ton facile et rapide et dans la meilleure langue du* XV^me^ siècle. » (1).

Et il ajoute, sur la Mendicité :

« *Ce second traité est supérieur au premier par la chaleur du sentiment, par l'élan et l'inspiration. Cette forme dialoguée, qui donne un mouvement si vif à ces poèmes de la solitude intérieure, ces situations de l'âme qui parle tantôt comme si la grâce divine lui faisait défaut, tantôt comme si elle venoit d'en recevoir les consolations, ces invocations à Dieu, ces plaintes et ces requêtes à Notre-Dame, aux anges et aux saints, tout cela fait un livre plein de verve, d'entrain et de ferveur sincère. Mais, d'autre part, comme l'imagination a ici un bien plus grand rôle que dans la Montagne de Contemplation, l'expression est moins simple, et moins pure, le style, moins sobre et moins soutenu, et à côté de belles pages, on en trouve d'au-*

(1) « Le Livre de l'Internelle Consolacion », première version française de l'Imitation de Jésus-Christ. Nouvelle édition avec introduction et notes par MM. Moland et d'Héricault (Bibl. elzévirienne de P. Jannet, Paris, 1836). Les titres de Gerson, auteur de l'Imitation ou tout au moins de cette première traduction, sont discutés dans cette préface, qui conclut négativement pour Gerson.

Digitized by Google

tres gâtées par l'affectation, qui est le défaut capital de Gerson. »

Ces appréciations sont justes dans les grandes lignes.

Mais on n'est pas peu surpris, quand on connaît le Livre de la Mendicité, d'entendre parler de l'affectation de son auteur. Cette appréciation d'un traité mystique considéré comme un œuvre d'imagination est fausse à son point de départ. La vérité, c'est que le Livre de la Mendicité et, particulièrement, les prières de la seconde partie, fut vécu avant d'être écrit. Il n'est pas, dans la littérature du XIV^me^ siècle, une œuvre plus subjective, ni qui annonce mieux Villon. Gerson s'est vraiment fait pécheur pour écrire les supplications de l'âme pécheresse, ou plutôt, il s'est cru humblement capable de tous les péchés. On se demande ce qu'il faut entendre par l'affectation de Gerson, dont la franchise de langage est si frappante. Déjà dans ses sermons, on a le plaisir de l'entendre et presque de le voir. Il est tout aussi vivant dans ces prières, et même plus naturel. Il ne fait pas de phrases, il ne polit pas son style, il ne construit pas de raisonnements syllogistiques. Il est lui-même en face de Dieu.

Qu'il existe, ainsi que certains l'affirment, un accord profond entre la mystique et la poésie, le *Livre de la Mendicité Spirituelle* tend à le prouver. Les esprits et les choses parlent à Gerson, qui les interpelle et qui leur répond. Son Oraison, comme son Péché, comme sa Tribulacion, se dressent devant lui et il les repousse ou les accueille. Ce ne sont plus de

Digitized by Google

froides allégories empruntées à ses devanciers qu'il nous montre ici. Son souffle anime ces êtres qu'il voit et que nous voyons avec lui et par lui. Il ne se contraint pas à suivre un rythme qui retiendrait son élan. Ailleurs, il a écrit des vers latins ou des vers français. Mais nulle part autant que dans le *Livre de la Mendicité Spirituelle,* il ne fut poète.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS 5

NOTES BIOGRAPHIQUES SUR GERSON 9

BIBLIOGRAPHIE 12

MANUSCRITS ET ÉDITIONS 14

TABLE DES RUBRIQUES, d'après le manuscrit 1249 de la Ville de Lyon 17

CHAPITRE I. — LE DESSEIN DE GERSON. — A qui Gerson s'adresserait-il ? — L'allégorie de la montagne. — Le soliloque. — L'allégorie des pauvres 23

CHAPITRE II. — LES SOURCES DE GERSON. — Saint Augustin, Denys le mystique, Saint Jérôme, Saint Bernard, Hugues et Richard de Saint-Victor, Guillaume d'Auvergne, Saint Bonaventure, Henri Suso 51

CHAPITRE III. — LA DOCTRINE DE GERSON SUR LA PRIÈRE. Profit et excellence de la vie de prière. — Solitude et silence. — La prière et le désir. — L'intercession. — La grâce. — Contemplation et union mystique. — Extase psychologique 69

CONCLUSION 99

Digitized by Google

Digitized by Google

IMP. BOSC FRÈRES & RIOU
42, QUAI GAILLETON
LYON

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
2-month loans may be renewed by calling
(415) 642-6753
1-year loans may be recharged by bringing books
to NRLF
Renewals and recharges may be made 4 days
prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

[redacted]

REC'D DEC 21 '90

AUTO DISC JAN 14 1991

Digitized by Google

YC 42709

U.C. BERKELEY LIBRARIES

C008128018

954489

BV209
P5

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

PRINTED IN FRANCE